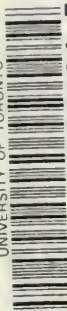
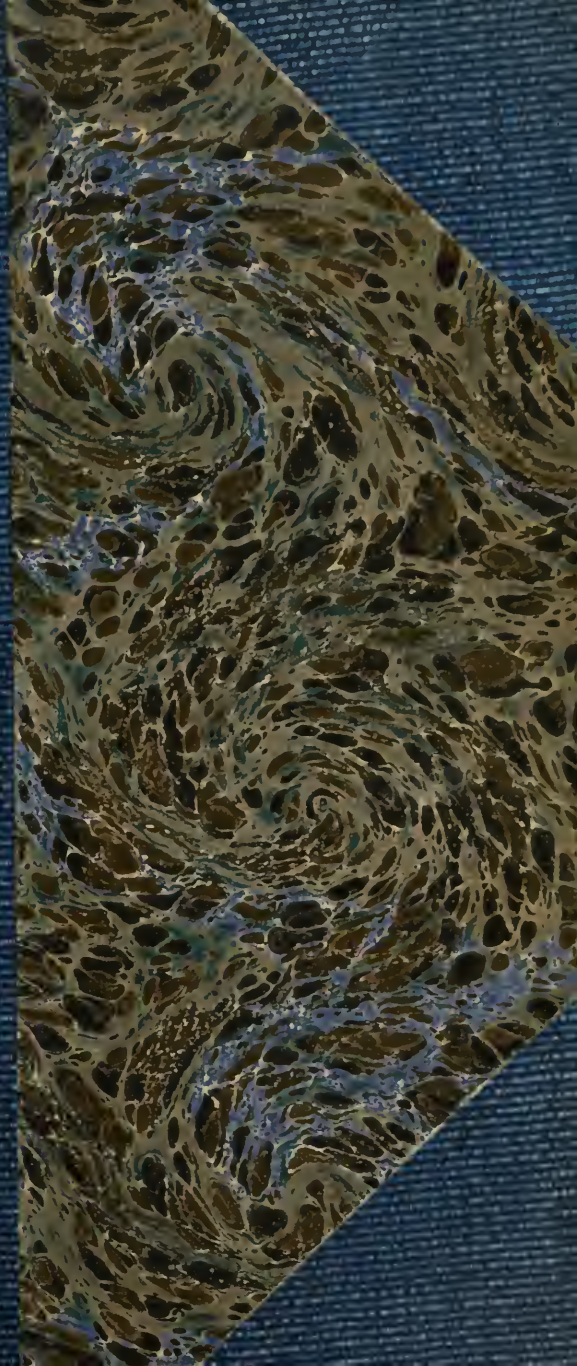


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00362984 7



1169



LES

Jolies Actrices

DE

PARIS

Par
PAUL MAHALIN

PREMIERE

Serie.

LEFRAN 16

TRESSE, EDITEUR, PALAIS-ROYAL

LES
JOLIES ACTRICES
DE PARIS

I

LES
JOLIES ACTRICES
DE PARIS

PAR
PAUL MAHALIN

— PREMIÈRE SÉRIE .



PN
2037
M18
V1



TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1868-1878

Tous droits réservés

Ce volume — remarquez que je ne dis pas ce livre, — parut dans le courant de 1868, il y a dix ans révolus : je me trompe, il y a un siècle !

En ce temps-là, nous n'avions encore pâti ni des Prussiens, ni de la Commune, ni de bien d'autres gens, ni de bien d'autres choses dont il me paraît sage de ne point prononcer le nom, afin de ne pas désobliger ceux qui les aiment.

Napoléon III régnait aux Tuileries, Hervé aux Folies-Dramatiques et Hortense Schneider aux Variétés.

Le monde politique s'occupait surtout de la calotte de velours de M. Emile Ollivier et de la culotte de casimir de M. Alfred Darimon, si bien que M. de Tillancourt, — lequel donnait déjà du fil à retordre à

Hamburger, — s'en allait répétant qu'entre ces deux hommes d'Etat il n'y avait que la différence de la première syllabe du vêtement de celui-ci avec la première syllabe de la coiffure de celui-là.

On inaugurait, sous le patronage du Prince-Impérial, un théâtre populaire et équestre derrière le Château-d'Eau. L'Empire libéral permettait aux choristes du Châtelet d'entonner, au dénouement du *Vengeur*, trois vers et demi de la *Marseillaise*. Un journaliste, reconnaissant envers certain président de chambre, entrait chez un pâtissier et demandait un *Delesvaux* :

— Un *Delesvaux*, qu'est-ce que cela ?

— C'est un gâteau bourré *d'amandes*.

L'Opéra jouait *Hamlet* avec Christine Nilsson. L'Odéon donnait *le Roi Lear* avec une petite actrice maigre qu'on ne connaissait guère que par l'incendie de son mobilier et qui s'appelait Sarah Bernhardt. L'Opéra-Comique montait trois actes qui devaient être le dernier jour de gloire d'Auber et le « premier jour de bonheur » d'un jeune ténor toulousain, passé inaperçu jusqu'alors entre madame Galli-Marié et mademoiselle Marimon. Un autre jeune homme, qui était blond, qui était fluet, qui était timide, se présentait à un directeur de la banlieue, lequel s'empressait de l'engager sur son maintien modeste, correct et réservé, et lui adressait cette question :

- Quel nom prendrez-vous sur l'affiche ?
- Celui que vous voudrez, monsieur.
- Eh bien, *Daubray*, ça vous va-t-il ?
- Tout de même : va pour *Daubray* !

A l'Athénée, où l'on avait sifflé à outrance *le Petit-Poucet*, des paroliers Leterrier et Vanloo, l'on applaudissait — non moins à outrance — *Fleur de Thé*, du musicien Lecoq, à qui l'on commençait à reconnaître le don de mélodie facile et agréable. Hortense Schneider créait la *Périchole* aux Variétés. Anna Damiens, femme Judic depuis dix-huit mois, paraissait dans ceci ou dans cela au Gymnase. Louise Piccolo n'avait encore révélé qu'à Delaage, — sur le marché aux fleurs, derrière la Madeleine, un dimanche en sortant de la messe de midi, — son furieux désir de figurer ailleurs que derrière le comptoir de madame sa mère, au pavillon de l'Horloge aux Champs-Élysées. Un homonyme de M. Mounet-Sully écrivait aux journaux qu'il n'entendait point être confondu avec ce débutant obscur.

En ce temps-là, pareillement, il y avait une révolution en Espagne, un incendie aux Halles-Centrales et un duel, je ne sais où, entre le banquier Jecker et le publiciste Odysse Barot. Le rire largement fendu du *Melon* de Gill, dans *l'Eclipse*, faisait secouer au parquet les oreilles d'âne de Bottom. Arène qualifiait Pipe-

en-Bois : « *La vieillesse des Ecoles.* » On disait de Victor Noir, qui revenait de Bade avec Albert Wolff : « C'est le *géant* responsable du *Pilori.* » Vallès effectuait, bras dessus bras dessous avec Monselet, sa troisième ou sa quatrième rentrée au *Figaro*. Rochefort publiait la *Lanterne*. Polo inventait Humbert, qui avait inventé Boquillon. Lockroy fondait le *Diable à Quatre* avec Villemessant. Vermersch semait un peu partout de charmants vers qui ne rimaient point, et Maroteau parlait déjà d'aller mourir dans le midi.

Détouche, un brave garçon, se jetait dans un puits faute de domicile avouable. *Les Pompiers de Nanterre* rapportaient douze mille francs et quelques centimes à MM. Philibert, Burani et Antonin Louis. On chantait dans une revue :

Au casino de Hombourg,
Leblanc se désole :
Sans nul espoir de retour
Son *magot* s'envole !

Pourtant B... l'avait quittée avant son départ. Tout Paris s'encourait au boulevard du Temple applaudir Blanche d'Antigny sous la peau de mouton de Frédégonde et au boulevard des Capucines admirer mademoiselle de la Périne dans son kiosque du Grand-Hôtel. Miss Addah Isaac Menken mourait, misérable, dans un coin. *The Earl* gagnait le Grand-Prix de

Longchamps, et Marie-Rose perdait sa chienne Tita. L'animal égaré était affiché jusque sur les murs de l'Hôtel-de-Ville. M. de X..., l'ayant retrouvé, le ramenait à sa maîtresse :

— Eh bien, lui demandait-on, avez-vous touché la récompense promise ?

— Oui, mais l'affiche portait : une récompense... honnête !

En ce temps-là toujours, Léontine Massin figurait dans un procès qui n'était point celui de la souscription Baudin. Un municipal manquait d'étrangler un spectateur qui avait *chuté* mademoiselle Silly dans une « imitation » de Schneider, à la Porte-Saint-Martin. Enfin, au foyer du Gymnase, un quidam disant qu'il n'aimait point les plantes grasses, une « petite amie » s'écriait :

— Vous êtes dur pour Blanche Pierson !

*
* *

Voilà à peu près ce qui se passait — que tout cela est loin de nous, bon Dieu ! — à l'époque où fut éditée cette « première série » des *Jolies Actrices de Paris*.

Les camarades et le public lui montrèrent patte

**

blanche. Elle eut dans le *Petit Journal* les honneurs d'un premier-Timothée et ceux d'un premier-Révil-
lon dans la *Petite Presse*. Jules Janin, lui-même, le maître sur tous, ne dédaigna point de lui consacrer quelques lignes d'une bienveillance insigne. Seul, Barbey d'Aurévilly, — un maître aussi, celui-là, — me reprocha de n'avoir pas attaché à ma plume les lanières sifflantes du terrible chat à neuf queues. Il est vrai que mes portraitillons faisaient une pâle figure auprès des écorchées-vives qu'il venait justement d'accrocher dans la *Veilleuse*, ruisselantes de sang et de larmes, ainsi que Marsyas à l'arbre d'Apollon.

Maintenant on s'informerá :

— Pourquoi cette réimpression ?

Tout simplement parce que l'ouvrage ne se trouvait plus en librairie et qu'en achetant la « deuxième série, » nombre de bibliophiles et de collectionneurs manifestaient le désir de posséder la « première. »

Et puis, parce qu'il m'a semblé que le lecteur parisien jetterait volontiers un regard en arrière sur ces physionomies qui l'ont charmé jadis, auxquelles il a souri, qu'il a aimées peut-être, et qui, maintenant, estompées par la vapeur de l'éloignement, s'effacent ainsi que les roses des pastels sous la poussière des années.

Hélas ! de combien de ces pastels il ne reste plus que le cadre !...

Blanche d'Antigny, la bonne fille, est morte sur le lit banal d'un hôtel qui n'était plus celui du faubourg Saint-Honoré; mortes aussi Blanche Baretta et Marie Cico; mortes Paquerette Kid et Judith Ferreyra; morte Delphine Marquet; mortes, perdues, oubliées, éteintes en province, cette Tautin et cette Tostée qui avaient fait la pluie et le soleil aux Bouffes!...

Adelina Patti s'est mariée, puis dé mariée, histoire de donner un démenti au refrain populaire :

Tu ne Pauras pas,
Nicolas !...

Christine Nilsson ne chante plus, chez nous, que pour les gros bonnets de la finance; Suzanne Lagiera disparu, après un échec au Gymnase dont elle a, pour se consoler, vingt ans de succès éclatants; Marie-Rose apprivoise les dollars; Juliette Clarence crie: « *Vive Leroy!* » en Italie; Milla plante ses choux à Villiers-le-Bel; Anna Debonne tient la maison d'un auteur dramatique arrivé; Honorine a joué les duègnes à l'Ambigu, — et Emilie Defodon s'est évaporée au diable-vauvert, après avoir été, devant les tribunaux, l'héroïne d'un de ces mélodrames comme elle en représentait naguère à la Porte-Saint-Martin...

Mais les autres, où sont-elles? Où les Mariani, les Manvoy, les Gennetier, les Crénisse? Où les Delval, les

Lovely, les Géraudon, les Abingdon? Où les Martine, les Vernet, les Cellier, les Théric? Où les Thèze, les Baron, les Kéller et les Gervais?... —

On prétend qu'avec les vieilles lunes on fabrique des étoiles neuves...

Oui, mais que fait-on des vieilles étoiles?



... Puisque j'en trouve l'occasion, qu'il me soit permis de remercier ici ceux de mes confrères, — et, en particulier, MM. Francisque Sarcey, Charles Monselet, Philibert Audebrand, Jules Claretie, Armand Silvestre, Léon Bienvenu, — j'en passe et des plus indulgents, — qui, aimant le théâtre comme Montaigne aimait Paris, ont accueilli sans trop de rigueur ces figurines en déshabillé de ruelle.

Ceux-là ont compris qu'à côté des travaux de la critique autorisée, étudiant, appréciant le talent, la vie, l'influence de ces princesses de la rampe, — les Mars, les Dorval, les Rachel, les Georges, les Déjazet, les Desclée, honneur de la scène française, — il y a une place pour la chronique caillette racontant les « belles-petites » qui sont le tralala et le froufrou du jour, et dont les origines apocryphes ou réelles, les frasques vraies ou fausses, les mots authentiques ou prêtés forment la note

des goûts, des modes, des mœurs d'une époque et ajoutent à la grave Histoire l'amusant chapitre des *Mémoires secrets*.

Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui ai inauguré ce genre d'ouvrages indiscrets.

Il y en a eu de tout temps. De tout temps, M. Tout-le-Monde a grillé de mettre un œil au trou de la serrure de la loge ou du boudoir de la Grande-Duchesse ou de la Jolie-Parfumeuse, de Niniche-Corniska ou de Clairette Angot, et, de tout temps, il s'est montré ravi qu'on l'introduisît dans ce paradis des aspects intimes par une brèche pratiquée au mur de la vie privée. Et encore est-il bien besoin de la pratiquer, cette brèche? De tout temps, ces demoiselles ont bâti ce mur avec un verre si transparent, qu'on les a toujours vues derrière changer de jupons et de galants!

Au dix-huitième siècle, les recueils abondaient, bourrés d'*anas*, d'épigrammes et de ponts-neufs, qui initiaient la cour et la ville aux aventures, aux reparties et aux défauts des *dames* de la Comédie et des *filles* de l'Opéra. Voici, parexemple, un extrait d'un *Journal de la Police*, manuscrit de 1762, — *Nouvelles à la main*, rédigées par un M. Marais, pour amuser les ennuis d'un roi qui passait pour ne plus être guère *amusable*:

« 18 mai 1762.

» M. le comte de Sabran a quitté la petite Louison

pour prendre la demoiselle Collet, de la Comédie-Italienne. On blâme beaucoup Collet d'avoir écouté M. de Sabran, surtout après avoir été capable de débaucher Louison.

» La demoiselle Collet répond que, *comme il n'y a pas cela à craindre avec elle, elle veut l'empêcher d'en débaucher d'autres!* »

« M. de Montregard est après mademoiselle Mars, et l'affaire doit se conclure ces jours-ci, moyennant cent louis qu'il doit donner. »

« Le chevalier Tournar, Anglais, soupait chez les demoiselles de Vasse.

» Il leur dit que les filles de Paris étaient bien heureuses qu'il vînt des Anglais, parce qu'elles mourraient de faim avec les Français.

» Mademoiselle Baulieu, sa maîtresse, — de l'Opéra, — repartit que si les Français ne payaient pas bien, du moins ils étaient polis avec leur maîtresse.

» Pour réponse, elle reçut un soufflet.

» Elle a dissimulé jusqu'à ce qu'elle ait été ramenée chez elle; alors elle a pris les pincettes, a traité Tournar comme un polisson et l'a mis à la porte.

» Il a donné quarante louis pour rentrer.

« Hier, madame la marquise de Genlis était à Longchamps, dans un carrosse à six chevaux.

» La demoiselle Duthé, maîtresse de son mari, arrivait derrière avec une voiture à l'anglaise et un attelage de six chevaux superbes, bien enharnachés, avec une livrée rouge galonnée d'argent.

» C'était la plus élégante. »

« La demoiselle Théophile reçoit journallement les visites de M. le duc de Grammont.

» Il la paye très-bien, à ce qu'elle m'a dit.»

« M. Berthier de Sauvigny, intendant de la généralité, à Paris, est lié depuis six mois avec Olympia.

» Il faut croire que madame l'intendante l'ignore entièrement, car elle ne manquerait pas de faire un beau bruit, puisque les petites historiettes de M. d'Harmoncourt lui *font venir la chair de poule !* »

« M. de Saint-Contest vient de placer 80,000 fr. sur la tête de mademoiselle Montansier. »

« M. le marquis de Pelin a mademoiselle Pebis; il la suit jusque sur le théâtre et reste dans la coulisse quand elle danse.

« Elle trouve cependant le moment de voir Dau-berval.

« La demoiselle Verdant, des Italiens, est d'un caractère si changeant qu'elle répondait au reproche qu'on lui en faisait :

» — J'en conviens, mais il ne m'est pas possible d'aimer tout un jour le même homme ! »

« M. de Crafford, gentilhomme anglais, a rompu avec mademoiselle Desforges, danseuse aux Italiens, parce qu'elle voyait toujours le petit Grenier, danseur au même théâtre.

» Il lui a dit d'un air de mépris :

» — Je ne vous estimais pas assez pour être piqué de votre conduite ; je ne regrette pas tous les cadeaux que je vous ai faits ; un homme comme moi est fait pour payer une fille comme vous, et voilà encore vingt-cinq louis pour vous donner le temps de trouver une autre dupe qui s'accommodera mieux que moi de votre intrigue avec ce polisson. »

*
* *

Sous la Restauration, un homme d'esprit, qui signait *Guillaume le Flâneur*, vous troussait de la belle façon toutes les nébuleuses d'alors : les Adam, les Bourgoin, les Aldegonde, les Millot, les Rivière, les Adeline, les Salkain, les Percillié. Le *Miroir* ne tut pas moins

féroce à l'endroit de Flore, de Minette, de mademoiselle Duchesnois, de Jenny Vertpré, et l'ancien *Figaro* — celui de Bohain et de Roqueplan, — ne ménagea point davantage madame Elie, madame Hullin, mademoiselle Leverd et le reste des Dinelli, des Ghinassi, des Elluini contemporaines.

Nous y rencontrons des choses dans ce goût-ci :

« Mademoiselle Delâtre disait qu'elle connaissait les livres de morale.

» — Oui, lui répondit-on, comme les voleurs la gendarmerie. »

Ou bien :

« Mademoiselle Maria se plaint que les journalistes s'acharnent sur elle comme des corbeaux. Certes, notre méchanceté est connue; mais jamais nous n'aurions osé écrire cela.»

Ou bien encore :

« Mademoiselle Elie, de l'Opéra, qui était à Mgr de Meaux, passe à Mgr de Cambrai. »

Enfin, n'est-ce pas dans le *Mousquetaire* d'avant-hier que nous avons retrouvé la correspondance échan-

gée jadis — à bras raccourci — entre Eugénie Doche et Adèle Page? N'est-ce pas dans le *Figaro* d'hier que nous trouvons les détails « palpitants » du différend de longue haleine qui s'éleva, il n'y a pas si longtemps, entre mademoiselle Schneider et mademoiselle Silly?



— Mais les intéressées, me direz-vous : celles que vous présentez sans la feuille de vigne qu'elles négligent avec tant de soin d'introduire dans leurs costumes, dans leurs allures, dans leur jeu et dans leurs propos?...

Eh! mon Dieu, les intéressées commencent par jeter des cris de paonne : c'est la règle. Elles sont furieuses que l'on ait parlé d'elles : elles le seraient bien davantage si l'on n'en avait point parlé. Témoin mademoiselle L... qui s'écriait lors de l'apparition de l'un de nos précédents volumes :

— Il s'occupe de toutes les grues de Paris, et il a l'air de ne pas me connaître !...

Et, tandis que les jeunes messieurs à qui elles sont chères ou qui leur sont chers, — il y en a, — font blanc de la canne ou de l'épée qu'ils avaleront ensuite, elles partent en guerre, comme Malbrouck, pour « tout

casser » chez le « misérable folliculaire » ou, tout au moins, pour lui arracher un œil chaque fois qu'elles le rencontreront : perspective désagréable après la deuxième rencontre !

Et puis avec la réflexion, il arrive qu'elles n'ont rien cassé du tout... que la patte d'une écrevisse ou l'aile d'un perdreau, chez Brébant, et que, si, d'aventure, elles ont rencontré *leur* auteur, elles se sont contentées de lui arracher... la promesse, non point qu'il se montrerait désormais plus melliflue à leur endroit, mais plus rude à celui de leurs petites camarades !...

Car on se console si facilement du mal que les gens ont dit de vous en écoutant celui qu'ils disent des autres !..

Il y en a cependant, qui font des procès. Il y en a même qui les gagnent. Histoire de fournir à l'Opinion publique l'occasion de rééditer ce joli mot de l'un de nos confrères, qui, condamné à quinze francs d'amende pour diffamation envers mademoiselle X..., disait, en sortant de l'audience :

— Pour cent sous de plus, on souperait avec la plaignante !

Et « c'était déjà comme ça » il y a dix ans, il y a trente ans, il y a cinquante ans. La preuve, c'est que, pour conclure, je n'ai qu'à copier la péroraison de l'avant-propos de la *Petite biographie dramatique, silhouette des actrices de la capitale*, parue, en 1821, chez

Paul Domère, libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs, avec cette épigraphe : « *Ça fera du bruit dans Landerneau.* » L'écrivain anonyme s'adresse à ses victimes :

« Cessez, mesdames, de crier au scandale, au libelle, à la vindicte ! Le secret de votre âge, de votre naissance, la liste de vos soupirants ne sont pas encore révélés. Pour les connaître et les trahir, j'eusse dû procéder à de trop longues et trop fatigantes recherches. Et si, dans cet opuscule, quelques traits vous paraissent trop marqués, ce n'est pas l'auteur, c'est la Vérité qu'il faut accuser de ce crime ! »

P. M.

Décembre 1878.

LES
JOLIES ACTRICES
DE PARIS

I

ADELINA PATTI

— ITALIENS —

Les jours de mauvais temps où Paris tient la chambre, les Ahasvérus de lettres que le *Marche! Marche! Marche!* de la chronique pousse à travers les Champs-Élysées, ouatés de brume et rayés de pluie, peuvent, à l'embouchure de la rue de l'Oratoire, apercevoir, derrière la porte-fenêtre du balcon d'un deuxième étage, la silhouette d'une femme qui se découpe en ombre chinoise sur la mousseline du rideau...

Quand j'écris *femme*, la plume me fourche...

Déchiffrez-la à l'aide d'une bonne lorgnette : elle n'accuse guère plus de vingt ans. Sa taille, ses formes sont d'un enfant. Volontiers les Latins lui auraient décerné cette épithète de *gracilis* qui implique la ténuité, la sécheresse et la maigreur, sans exclure la grâce, le charme et la santé.

La jeune fille est debout et immobile. Une draperie relevée par son épaule fait un fond grenat à sa tête pâle et fine ; sa main égrène machinalement les crépines du gland de l'embrasse ; son front est collé à la vitre que la rafale cogne de l'aile ; son regard pend, vague, atone et indifférent sur les fiacres rares et les piétons crottés ; elle semble prête à s'endormir au bruit du vent qui embouche l'avenue...

On dirait de la statuette de l'Ennui.

Cette statuette a nom ADELINA PATTI.

La maison porte le numéro 122.

Adelina en occupe le second étage avec son père et son beau-frère ; ses deux sœurs, Carlotta et Amélia — madame Strakosch — parcourant la province la plupart du temps. L'appartement est loué, tout meublé, *dix-huit cents francs* par mois par M. Stuart, riche Américain. Il se compose de deux salons, d'une salle à manger et de trois chambres à coucher. La chambre à coucher de mademoiselle et les salons ouvrent sur le balcon qui fait face, par-dessus les Champs-Élysées, aux voies nouvelles du quartier d'Albe. Le reste surplombe une cour intérieure où madame Barucci remisait autrefois ses équipages.

La signorina aura seulement son *at home* l'an prochain. On est en train de lui chercher un hôtel. Celui que le prince Basilewski vient de faire bâtir à l'angle de la rue Pauquet de Villejust et du boulevard du roi de Rome lui aurait merveilleusement convenu ; sa situation, son agencement, son étendue permettent d'y donner des fêtes, des concerts, des spectacles et de créer ainsi au Théâtre-Italien une formidable concurrence...

Malheureusement, le prince qui y a dépensé près de *trois millions* en demande *quinze cent mille francs*...

Adelina aurait bien dit *oui*...

Mais M. Strakosch a dit *non* !

Le domestique de la famille comprend :

Miss Louise, — la dame de compagnie de mademoiselle, — une brunette, grassouillette, gentille, guère plus haute que sa maîtresse ;

Caroline, — la femme de chambre, — une belle Allemande aux cheveux pleins de topazes, aux yeux pleins de saphirs, aux lèvres pleines de rubis ;

Louis, — l'homme de confiance de M. Stuart, devenu momentanément le *factotum* de M. Strakosch ;

Un cocher — fourni par Brion — avec deux chevaux et une berline ;

Et une cuisinière qui n'a pas dû suivre les cours du baron Brisse, si j'en crois les murmures de l'office.

Le signor Patti père avait pris un valet de chambre à l'essai.

Celui-ci lui donna congé au bout de huit jours :

— Si monsieur, lui dit-il, désire que je le garde, il faut que mademoiselle change sa cuisinière.

Intérieur cosu, mais banal. Point d'art, de poésie, d'originalité. Dans le grand salon — rouge et or — un piano, un pouf, un portrait en pied de la diva, en toilette blanche, qui n'est pas un chef-d'œuvre, et, ça et là, des aquarelles, des pastels, des photographies la représentant dans les divers costumes de ses différents rôles. Sur le piano peu de partitions rossiniennes ; tout Wagner en revanche : le *Vaisseau Fantôme*, *Rienzi*, *Lohengrin*, voire même *Tristan et Yseult* ! Adelina exècre *in petto* la musique italienne. Elle étudie actuellement *Astorga*, d'Abert, et son ambition est de chanter dans l'avenir Elisabeth, du *Tannhauser*. On remarque, sur les meubles de l'appartement, un étalage tout particulier des productions du célèbre révolutionnaire allemand, les jours où notre confrère Gasperini ¹ vient dîner : c'est une galanterie de la jeune fille à l'endroit du critique d'Hyrkanie de feu l'*Esprit nouveau* et de la *Liberté*.

Il est onze heures ou midi, — et la porte de mademoiselle s'est entr'ouverte...

Une charmante levrette *café au lait* bondit dans la chambre, saute sur le lit, le fourrage et s'y installe...

Caroline et Louise la suivent en criant :

— Eda ! miss Eda ! voulez-vous bien finir ? *Shoking and improper animal* !...

Mais Eda a déjà déterré Adelina dans les couvertures — et voilà que commence sous les rideaux une *fantasia* ponctuée d'aboiements et d'éclats de rire !

1. Mort depuis.

La levrette appartient à M. Stuart qui n'a voulu s'en défaire à aucun prix. Il a seulement consenti à la laisser à la signorina pendant son séjour à Paris. La famille prévoit que l'instant de la séparation sera terrible!...

On a dressé une petite table à la tête du lit ; les jeux cessent ; c'est M. Strakosch qui s'avance, — ... *kosch qui s'avance*, — ... *kosch qui s'avance*, — et le beau-frère et la belle-sœur déjeunent d'huîtres, de sauterne, de viandes saignantes et de volaille.

Le professeur raconte les nouvelles...

Mais jamais il ne cite le texte ou le titre d'un journal...

Quoiqu'elle reçoive la plupart des feuilles politiques et littéraires de l'Europe, la Patti n'en lit aucune. Sous peine d'un renvoi immédiat, il est défendu aux domestiques d'*oublier* à la portée de ses yeux ou de sa main une gazette, une lettre, un billet ! Tous les soirs, M. Strakosch s'enferme dans sa chambre, parcourt les journaux, dépouille la correspondance et brûle le tout indistinctement. J'ajouterai que bonne note est prise de toutes les demandes d'argent, — elles sont nombreuses, — et qu'il y est fait droit généralement. Louis, là-dessus, a sa consigne :

— *Donner sans prévenir mademoiselle.*

Le chiffre de ces générosités ne s'élève pas à moins d'un millier de francs par mois.

Le déjeuner et le thé achevés, Adelina s'assied devant une toilette dont les accessoires, en vermeil ciselé, sont

un cadeau — désintéressé — de l'un de nos plus fastueux sportmen.

A deux heures, on sort en voiture s'il fait beau. S'il pleut :

Çà, vite un lansquenet! Allons, toutes mes femmes!

Et l'on *jouotte* — innocemment — avec Louise jusqu'au diner, qui a lieu à six heures les jours ordinaires et à cinq heures les jours de spectacle. Ces jours-là, Adelina se gargarise d'un grand verre de Château-Larose étendu dans une carafe d'eau. Le soir, un volumineux potage au macaroni la réconforte à son retour; Caroline l'accommode de nuit; elle se couche, on la *borde*, et celle qui vient d'être ou Lucia ou Rosine s'endort aussi paisiblement qu'un nourrisson dans un berceau, sans que l'anathème d'Edgard, sans que la sérénade de Lindor traversent, en le tourmentant, son sommeil chaste, robuste et serein!...

Le vendredi, on reçoit : diner bourgeois, musique légère, causerie en *soufflé*. Les principaux habitués de ces petites fêtes de famille sont MM. de Girardin, de Pène, de Saint-Amand, de Charnacé, Paul Daru, le duc de Massa, — auteur d'un opéra qu'il espère faire chanter à la prima dona et qui a déjà été quelque peu répété aux Italiens, — Gasperini, Brandus, Giacomelli de la *Presse théâtrale* et le mélancolique Franchi, dont tous les artistes lyriques connaissent les façons de saaglier et la physionomie funèbre...

On y a vu aussi H. de Villemessant, B. Jouvin, Daniel Levy de la *Lune*, Zucchini, Nicolini¹, etc., etc.

Mademoiselle Nilsson était une des cariatides de ces réunions, — avant son engagement à l'Opéra.

La dominante du caractère de notre héroïne est la gaieté, — une gaieté claire, expansive, irraisonnée, qui s'accroche à un rien, à une poupée, à un chien, à un chat, à un chiffon, à une *bonne farce*. — Oh! les *bonnes farces* de Violetta de la *Traviata* et d'Elvira d'*I Puritani*! — Elle s'esquive par l'escalier de service et s'en vient, par le grand escalier, carillonner à la porte principale...

Un domestique accourt ouvrir...

La *bambina* qui a tiré sur sa figure la voilette de son chapeau, fait une grave révérence :

— Monsieur, la Patti est-elle visible?

Elle a renouvelé une centaine de fois, depuis le commencement de la saison, cette naïve espièglerie.

Parfois, pourtant, il semble que la fillette entende monter de son cœur à son cerveau la voix de la rêverie, comme la fusée d'or de la *romanesca* d'*Il Barbiere* s'élève dans le silence de la nuit espagnole...

De fait, les *Almaviva* ne manquent point. Seulement, au lieu de gratter la mandoline du bout de l'ongle, ils frottent le papier de la pointe de la plume. Il y en a qui

1. Déjà!!!

cachent leurs lettres dans des corbeilles de bijoux. Lettres et bijoux leur sont également renvoyés. Figaro n'a pas accès dans la maison : M. Strakosch se rase lui-même.

LÉONIDE LEBLANC¹

— VAUDEVILLE —

Voici son signalement tel que je l'ai copié — en 1862 — sur le *passé-port pour la postérité* que lui avait délivré le *Diogène* :

NOM : *Mademoiselle Leblanc.*

PRÉNOM : *Léonie.*

AGE : *vingt-six ans.*

TAILLE : *une plume.*

CHEVEUX : *moissonnés en Bretagne.*

FRONT : *développé.*

SOURCILS : *au crayon.*

YEUX : *jolis à peindre... par Rosa Bonheur.*

NEZ : *le 8 décembre 1841.*

Barbe.

Menton

1. Voir la *Deuxième Série.*

A la préface de sa réputation et de sa fortune, elle se faisait accompagner dans les coulisses par une bonne. Un jour, celle-ci avoua en pleurant à sa maîtresse qu'elle allait devenir mère...

— Comment, vous êtes enceinte ? et de qui ?

— Madame, c'est le pompier...

— Quel pompier ?

— Madame sait bien, *celui du théâtre...*

— Mais, malheureuse, *on en change tous les soirs !*

Serait-ce d'elle qu'il s'agit — nous nous refusons à le croire — dans cette historiette racontée par Lousteau dans l'un des derniers numéros du *Nain Jaune* ?

ROUERIE D'UNE INGÉNUE

Il y a dans Paris, entre mille autres, une délicieuse actrice dont un comédien a dit :

— Avec une gifle on en fait un ange, avec un coup de pied, une sainte !

Un jeune homme encore plein d'illusions proposa un petit voyage à la demoiselle.

— Allons dans ton pays, dit celle-ci.

Et tous deux partirent pour Bordeaux.

L'amant ne la quittait guère plus que ce génie des *Mille et une Nuits* dont vous savez le conte. Dès que le génie a les yeux fermés, la dame qu'il s'est donné mission de surveiller demande l'anneau de tous les cavaliers qui passent...

Seulement, dans notre histoire, ce fut le contraire qui arriva.

Bref, en revenant à Paris, le jeune homme n'avait pas conscience d'avoir laissé sa maîtresse seule une minute...

Excepté un soir — au théâtre — qu'elle avait saigné du nez pendant un entr'acte.

Or, quand une femme saigne du nez, c'est qu'elle a une raison pour cela.

Voici ce qui s'était passé :

Le petit ange avait remarqué un jeune Bordelais d'une grande beauté. Elle lui avait fait signe qu'elle allait saigner du nez. Lui, était accouru dans le corridor, et l'ingénue, passant une bague au doigt du jeune homme, lui avait dit :

— Je ne puis vous parler ici... On m'épie... Mais voici une bague de cinq mille francs, venez me la rapporter à Paris, rue..., numéro...!

L'amant ne tarda pas à connaître l'histoire, et voulant faire comprendre au petit ange qu'*il savait tout*, il commença ainsi sa narration :

« Il y avait autrefois un tyran qui jouissait d'un bonheur insolent, à ce point qu'il résolut d'aller lui-même au-devant du malheur afin de conjurer les coups du destin par un sacrifice volontaire.

» Ce tyran avait une bague à laquelle il tenait beaucoup. »

(Ici, le petit ange se remua d'un air inquiet.)

« ... Il prit cette bague et la jeta à la mer.

» Mais le soir on servait sur sa table un poisson...

» Et dans le ventre du poisson on retrouva la bague. »

— Ah ! fit l'ingénue.

— La différence qu'il y a, continua le jeune homme, entre le poisson du tyran et le monsieur de Bordeaux, c'est que le poisson était cuit !

Moralité.

Le mérite de cette histoire, c'est qu'elle ne renferme pas un seul mot de mon invention.

Tout Paris connaît la jeune fille, depuis le prince de X... jusqu'au machiniste R...

— Avec une gifle... un ange !

Avec un coup de pied... une sainte !

UNE DEUXIÈME ANECDOTE

Aussi bien, les deux font la paire...

Celle-ci est tirée des *Raconteurs du Club* — en date du jeudi 9 février 1865.

Signature : DEUX DE CES MESSIEURS.

C'était au théâtre des Variétés.

Dans une avant-scène des premières se carrait dans son insolent embonpoint la plus charmante et la plus répandue des cocottes théâtrales.

A ce portrait, vous avez reconnu l'ex-ingénue, l'ex-

joueuse de Hombourg, l'ex-photographe, celle dont on a dit : — Placez-la sur le sommet du mont Blanc, ELLE SERA ENCORE TRÈS-ACCESSIBLE !

— Quelle charmante fille, disait-on à l'orchestre. (Il y a cinq ans qu'on a cessé d'ajouter : *Quel dommage !*)

Tout à coup, la loge s'ouvre, et on voit entrer un jeune chanteur qui a fait les beaux jours d'une dame de l'avenue de Saint-Cloud et des cinq clous d'une dame d'une autre avenue.

— Tiens ! tiens ! murmurent les fauteuils de l'orchestre, décidément cette jeune personne est une concurrence au pont d'Avignon !

L'un des gandins a un éclair de génie :

— Messieurs, dit-il à ses voisins, faites passer le mot... Ne pas sortir au dernier entr'acte pour voir qui payera l'ouvreuse, du jeune homme ou de la jeune femme !

Toute la salle fut bientôt dans sa confiance...

Au dernier entr'acte, personne ne sortit...

Les contrôleurs n'y comprenaient rien, les ouvreuses étaient stupéfaites !

Enfin l'avant-scène s'ouvrit...

Une main était tendue...

Le jeune ténor regarda le plafond d'un air indifférent, et la blanche créature, — qui connaît son monde, — donna sa pièce à l'ouvreuse.

L'orchestre entier éclata en applaudissements !

DERNIÈRES NOUVELLES

On lit dans la *Lune* du 28 décembre :

« A propos de mademoiselle Léonie L..., nous apprenons que cette jeune personne vient de rentrer au Vaudeville... et dans la vie active : elle s'est remeublée. »

Ses appartements sont, dit-on, d'une magnificence remplie d'enseignements.

Elle en faisait les honneurs à l'un de nos confrères :

— N'est-ce pas, que c'est assez féérique, ici ?

— Parbleu ! le palais des *Mille et une Nuits* !

BLANCHE D'ANTIGNY .

— FOLIES-DRAMATIQUES —

Nous passions dans la rue du Château-d'Eau, en compagnie d'un provincial de nos amis :

— Qu'est-ce que cela ? nous demanda-t-il en nous montrant sur le côté d'une boutique de marchand de vin, une petite porte, si étroite, que Sarah Bernhardt, elle-même, serait obligée de s'effacer pour se glisser par son ouverture.

— C'est l'entrée des artistes des Folies-Dramatiques...

— Allons donc !...

— Je vous l'assure...

— Vous plaisantez !

— Pas le moins du monde...

— C'est impossible !...

— Et pourquoi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que c'est dans ce théâtre que joue mademoiselle d'Antigny.

N'en déplaise à ce malappris, la succulente Frédegonde, de *Chilpéric*, n'a pas encore acquis les proportions auxquelles la bière, le repos et la bonne nourriture ont fait atteindre madame Gueymard, de l'Opéra, et ce n'est pas d'elle qu'Augustine Brohan dira, comme jadis, à son petit neveu, en lui montrant madame Allan :

— Tu vois cette dame ?...

— Oui, ma tante...

— Eh bien, si tu n'es pas sage, je t'envoie en faire le tour!

Constatons, toutefois, que, sous la peau de mouton de la reine d'Austrasie — et de fantaisie — de la dernière cocasserie d'Hervé, Blanche d'Antigny témoigne d'une « abondance de biens » qui ne nuit certainement ni à sa réputation, ni à sa fortune. Ajoutons qu'elle procède à cette exhibition avec une hardiesse, une conviction et une fierté qui ont arraché ce cri à l'une de ses camarades :

— Elle *les* porte, vraiment, comme deux *saints-sacrements*!

La *prima dona* des Folies-Dramatiques a commencé par *carabiner* au pays Latin...

Elle s'y montrait, affirme-t-on, très-ferrée sur les termes scientifiques.

Et, quand un de nos docteurs en herbe s'exclamait, en lui faisant dix doigts de cour :

— Aimez-moi, aimez-moi, ô *Blanche* !...

— *Eau blanche ! eau blanche !* ripostait-elle avec humeur, tu ne pourrais donc pas dire : *Extrait de Saturne*, imbécile!...

Notre ancienne étudiante a, depuis, voyagé en Russie, d'où elle a rapporté des trésors de fourrures, de roubles et de diamants. Elle a maintenant pignon sur rue dans le faubourg Saint-Honoré, avec des équipages à seize ressorts et toute sorte de laquais angoras. Après un court séjour au Palais-Royal, la voilà en train de chanter les mélodies cochinchinoises du musicien de *l'Œil crevé*. En fait de voix, je ne lui connais de rivale que Vavasseur. Or, singulière coïncidence : Vavasseur idolâtre *Blanche*!...

Mon Dieu, oui, c'est ainsi : pour être fort grêlé, on n'en est pas moins homme !...

Et, pendant l'une des répétitions de *Chilpéric*, il lui soupirait tendrement :

— Dans ma folle jeunesse, alors qu'Adèle Cuinet était à son printemps, chez les actrices le plus dodues, le calcul cédaient assez souvent la place au caprice... Maintenant, le cœur n'est rien. L'argent est tout. Jamais une femme de théâtre n'écouterait un joli garçon sans le sou!...

— Tu crois ? repartit Frédegonde. Pourtant, ma vieille, si tu veux, demain, je te prouverai le contraire.

Vavasseur passa une nuit fort agitée...

Il craignait que demain n'arrivât pas...

Cette aube fortunée s'alluma, cependant, et la belle

créature, — fidèle à sa promesse, — remit à l'artiste un papier portant ce titre en tête :

LISTE DE MES PAUVRES

Et Vavasseur put lire sur celui-ci une assez grande quantité de noms, avec des annotations de ce genre :

- « HERVÉ, — pour son talent ;
- « SON FILS, — pour son esprit ;
- « PILLOTELL, — pour ses cheveux ;
- « MILHER, — parce qu'il est bachelier ;
- « JAIME, — pour sa candeur ;
- « LUCE, — pour sa distinction ;
- « HAMBURGER, — pour son chic.
- « X...Y..., Z..., etc., etc., etc., — *parce qu'ils me l'avaient demandé.* »

IV

ANGÉLINA THÈSE

— VAUDEVILLE —

Grèce en guerre, comme l'*Armada* de Philippe II, par un écrivain qui est, en même temps, un librettiste fort érudit et un impresario fort expérimenté, mademoiselle Angéline Thèse partit un jour, toutes voiles dehors, de l'École-Lyrique pour le Théâtre-Français...

Elle échoua au Cirque!

C'est une grande fille à formes d'éphèbe, avec quelque chose de superbe, d'agressif et de dominateur dans toute sa personne...

Sa grâce est âpre ; son charme, impérieux ; sa beauté, crue comme un fruit vert...

On ne rêverait pas autrement Clorinde ou Bradamante !

Nous causions clinique et barreau avec Gustave Lafargue :

— En droit et en médecine, lui demandai-je, quelle thèse aimeriez-vous le mieux soutenir?

— Celle du Vaudeville.

V

M A R I E R O Z E

— O P É R A - C O M I Q U E —

Une de ses camarades l'a définie :

— Une poupée qui a avalé une tabatière à musique.

Soit; mais la poupée est ravissante — avec ses épaisses boucles brunes, et sa peau qui a la blancheur et l'éclat du marbre mouillé!

Quant à la tabatière, elle a l'honneur, dans les fêtes de l'Hôtel-de-Ville, d'*émerveiller* par ses airs les invités de M. Haussmann.

Mademoiselle Marie Roze occupe à l'Opéra-Comique une place où elle n'a pas de soucis et d'où elle ne sera point expropriée avant longtemps. Elle y réjouit copieusement les yeux dans Benjamin, de la reprise de

Joseph ; dans *Thérèse*, du *Fils du brigadier*, elle y délecte également les oreilles.

Pourquoi cette personne se fait-elle — d'ordinaire — photographe en compagnie d'un petit chien ?

Est-ce parce que le chien est l'ami de l'homme ?

VI

ATHALIE MANVOY

— PORTE-SAINT-MARTIN —

Au premier acte des *Diabes noirs*, au Vaudeville, Saint-Germain, entrant chez une cocotte représentée par Athalie Manvoy s'écriait en examinant le mobilier de l'appartement :

— Mazette ! on est bien entretenu ici !

Madame Manvoy mère voulut faire supprimer cette phrase comme attentatoire à la vertu de sa fille.

Celle-ci — émancipée — grignote aujourd'hui des lingots sous ses quenottes diamantées.

Elève d'Augustine Brohan, Athalie Manvoy possède le mordant et le minois chiffonné de la soubrette. Ceci ne l'empêche pas d'interpréter les *Jeunes premières* à la Porte-Saint-Martin.

— Mesdames, dit-elle l'autre soir en arrivant dans le foyer, vous saurez que mon protecteur se nomme M. X...

— Pourquoi nous donnez-vous ce renseignement, ma chère ? demande madame Vigne avec hauteur.

— Dame ! c'est parce que ce serin de Fournier prétend qu'il s'appelle LÉGION.

VII

MARIANI

— CHATELET —

Visitant l'atelier d'un sculpteur en renom, Mgr Dupanloup s'informa :

— Qu'y a-t-il derrière ce rideau ?...

— Monseigneur, c'est une Amphytrite...

— Voyons...

— Pardon, fit l'artiste embarrassé, je craindrais que cette statue n'effarouchât Votre Eminence...

— Comment ?...

— Elle est si peu vêtue!...

— *Peu ou pas*, questionna le prélat en souriant.

— Ma foi, monseigneur, pas du tout!...

— Montrez, alors, montrez, monsieur ! Il n'y a d'indécet que le *décolleté*. Le *nu*, en art, est un costume.

En voilà un qui sied à l'an 1867 du *Diable boiteux*, à la fée Luciole de *Cendrillon*, au Samiel de *Gulliver!*

C'est mademoiselle Mariani, qui, l'autre soir, au foyer du Châtelet, émettait cette réflexion profonde :

— On dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte ; c'est, cependant, le seul que nous faisons pour rien.

VIII

GEORGETTE VERNET

— VARIÉTÉS —

Un Saint-Georges en jupons, avec la peau plus blanche.

Elle tire l'épée et le pistolet, monte à cheval et joue du violon à l'instar du célèbre mulâtre.

Un dragon... de vertu !

On prétend qu'elle a rebuté jusqu'à présent tous ses adorateurs.

Insensible à tous les hommages, les lettres d'amours, les fleurs les plus rares, les offres les plus brillantes n'ont pu parvenir à toucher son cœur de glace.

X..., un enthousiaste de ses charmes, a été rencontré hier avec un paquet sous le bras.

— Qu'est-ce que vous avez donc là ? lui demandait-on.

— C'est une paire de patins.

I X

CÉLESTINE GALLI-MARIÉ

— OPÉRA-COMIQUE —

Dans la rue de Navarin, — non loin de la place Bréda, — il y a une grande maison à laquelle sert de préface une sorte de jardin anglais tout égayé d'eaux jaillissantes, de pelouses et de charmilles...

Théophile Gautier l'a habitée; Anaïs Fargueil l'habite...

C'est dans ce morceau du paradis... perdu — au fond des Paphos parisiennes — qu'en novembre 1840 naquit Célestine Marié.

Son père, Mécène Marié de l'Isle, cousin de l'astronome Davy qui partagea à l'Observatoire les importants travaux de M. Leverrier, était sorti du Conservatoire avec un premier prix de contre-basse. Puis, on l'avait vu, un matin, fort de quelques leçons de Choron, jeter l'archet sur le pupitre et désertier l'orchestre

de l'Opéra-Comique pour aller chanter les ténors à Toulouse, à Bordeaux, en Italie, et, sur la fin, à l'Opéra. Il en resta dix ans le *pensionnaire* ; il en est aujourd'hui le *pensionné*. En outre, l'église de la Trinité l'a choisi pour maître de chapelle et il y utilise, aux fêtes carillonnées, de copieux restes de voix.

Marié fut le professeur de Céline. Celle-ci, si j'ai bonne mémoire, débuta à Strasbourg au mois de septembre 1859. Peu de temps après, elle épousait, à Paris, le sculpteur Galli, un gars de belle prestance et d'un certain talent. Devenue veuve en 1861, elle tenait son emploi — les *contralti* — à Rouen avec infiniment de succès, lorsque M. Perrin y vint entendre — en 1862 — la *Bohémienne*, de Balfe...

Madame Galli-Marié fut aussitôt engagée à la salle Favart.

La *Servante maîtresse* la révéla aux Parisiens comme une soubrette infiniment plus vive que l'Alboni...

Vinrent ensuite les *Amours du diable*...

A cette époque, j'écrivis dans la *Presse théâtrale* :

« Madame Galli-Marié semble avoir retrouvé les bras de la Vénus de Milo, et, si elle n'a pas dérobé à la déesse ses seins hardis et ronds comme deux coupes, ç'a été tout simplement de peur qu'ils ne fissent double emploi avec les crâneries harmonieuses qui saillissent sous le surcot de velours cerise du page-diablotin.

» Dans leur *collant* de soie gris perle, ses jambes rappellent celles du jeune homme pantalonné de rouge qui casse sur son genou la baguette symbolique sur la

toile de Raphaël, le *Mariage de la Vierge*. La passion jaillit de ses yeux en flèches magnétiques. Ses traits, coupés pour l'expression des grands sentiments héroïques, sont éclairés d'un sourire tout féminin, qui en tempère la robustesse virile.

» Sa chevelure est noire comme un morceau de houille. Elle porte le nez haut et redresse la tête avec la bravoure d'un cheval de race. Je ne saurais reprendre en elle que la tournure et les attitudes : elle martèle sa marche d'une façon mécanique dont toute sa personne ressent le contre-coup, et son corps, presque toujours rejeté en arrière, casse disgracieusement, en les tordant outre mesure, les lignes nobles de sa plastique.

» Douée d'une organisation musicale exceptionnelle, comédienne hors ligne, pianiste de talent, l'artiste qui nous occupe est encore, à ses moments perdus, une *pinturlureuse* amateur qui a signé quelques croûtes d'un bon style... »

Plus tard M. Albert Vinentini a écrit dans *l'Eclair* :

« Tout dans le jeu de madame Galli-Marié trahit le peintre, le dessinateur. Sa recherche de la ligne, de la couleur est évidente ; chaque pose, chaque geste est réfléchi, scruté, travaillé ; elle n'étudie pas un rôle, elle le fouille. Excellant dans ces physionomies de caractère qui brillent assez au second rang pour éclipser le premier, elle porte le costume comme elle soutient le personnage, avec une originalité consciencieuse : jusqu'à sa façon de se mettre à genoux qui ne change pas ; aussi fait-elle le désespoir des camarades journaliers. Les

sautillements de Vendredi, l'abandon de Mignon, le bras de Picinina passé derrière sa tête, sont à l'appui de mon dire. S'impatientant facilement et se calmant de même, surtout aux répétitions où elle n'a pas trouvé « *la couleur voulue* », madame Galli est très-gamine au foyer, rit, plaisante et commet des calembours que ne renierait pas monsieur son papa. Le caractère de la femme est tout entier dans le contraste que j'esquissais tout à l'heure. Ainsi, elle quittera une soirée agréable, une causerie quelconque pour aller, de dix heures à minuit, se promener dans un bois, cueillir des violettes, ou chercher des vers luisants, près d'un clair ruisseau. En dehors du théâtre elle adore sa petite fille, la musique et le dessin.

» D'ailleurs, vit retirée au boulevard de Clichy et ne sort que très-rarement. Comme petite manie de théâtre se préoccupe beaucoup du *cheveu*, et quel que soit son costume, a toujours un petit peigne de poche pour se rarranger en sortant de scène.

» Détails intimes : des toilettes très-simples, des fleurs à tous ses chapeaux, et une bague en brillant à laquelle elle tient tellement, qu'elle donne un coup de ciseau à son gant pour bien la laisser passer. »

Autres détails non moins intimes :

A des talons de vingt-cinq centimètres à ses bottines et porte un pince-nez en toute saison. Plus myope que Jouvin, Marc Fournier et Paul Foucher réunis. Un soir, au foyer de l'Opéra-Comique, elle se dirige vers un fauteuil occupé par Ponchard, et se dispose à s'y installer :

— Prenez garde, madame, s'écrie le chanteur, vous allez vous asseoir sur moi.

— Fichtre! fait madame Galli-Marié, en se reculant vivement, je n'ai pas envie d'être empalée!

X

GENNETIER

— VARIÉTÉS —

Vint de Lyon avec Neuville fils, son ex-camarade au théâtre des Célestins.

Jolis yeux, bouche fine et fine bouche, — une taille *sans déformation*, ainsi que dit l'enseigne de certain photographe du portrait de Suzanne Lagier.

Ingénue — jadis — au théâtre, coquette au foyer, aimable à la ville.

A toujours une rose dans les cheveux depuis qu'on lui a affirmé qu'elle ressemblait à un pastel de Latour.

Un appartement doré du haut en bas, — une voiture, — deux chevaux.

XI

HORTENSE NEVEUX

— PALAIS-ROYAL —

Elle a commencé par jouer de petits bouts de rôle — puis de grands bouts, — puis des rôles tout entiers chez Déjazet.

Aurélien Scholl insinue que beaucoup de gens prétendent qu'elle ne sait pas son nom. . . .

En effet, on ne se rappelle point lui avoir entendu dire : *Ne veux.*

XII

JULIETTE CLARENCE

— GAÏTÉ —

L'HISTOIRE DE RHUM-ET-EAU ET DE JULIETTE

Il y avait une fois un roi et une reine...

La reine — femme de poids et d'âge — administrait maternellement une sorte de Monaco dramatique composé de deux ou trois théâtriculets de la banlieue.

Le roi — volontairement réduit au rôle de prince Albert de cette Victoria suburbaine — jouait la comédie à ses moments gagnés... sur les *arias* de la couronne et les servitudes du ménage.

On l'avait vu, en 1841, débiter à la Porte-Saint-Martin dans les *Deux Serruriers*, de Félix Pyat.

Sa tête expressive, son geste chaleureux, sa diction profondément sentie, avaient été remarqués dans toutes les nouveautés du temps, — dans *Mathilde*, d'Eugène Sue, par exemple, et dans les *Mystères de Paris*.

Huit ans plus tard, toute la rive droite avait émigré sur la rive gauche, pour l'applaudir dans le *Chariot d'enfant* et dans *François le Champi*.

Et en face du succès éclatant de cette dernière pièce et de ses interprètes, M. Fiorentino avait pu s'écrier dans l'un de ces feuilletons du *Corsaire* qu'il ne signait alors que d'une modeste et prudente initiale :

— Il n'y a plus de pont des Arts !

Ce fut, — raconte la légende, — dans l'un de ses voyages de Montmartre au pays Latin, que notre héros rencontra la fée Ivresse.

Pour le séduire et le dompter, elle avait pris, l'enchanteresse, les grands yeux verts et la robe couleur d'algues de l'absinthe, — Lorelay parisienne, qui mêle dans le cristal ses sourires venimeux à sa chanson perfide !

Le comédien jeta, au fond du verre, à ses baisers mortels toute sa jeunesse, toute sa santé, tout son talent, tout son avenir !

Les Borgia avaient des toxiques divers :

Les uns tuaient comme un coup de foudre. On eût dit une étincelle du tonnerre réduite en poudre ou roulée en pilule.

D'autres laissaient aux gens le loisir de se voir mou-

rir, ainsi qu'à ce Montefeltro, qui traverse de sa décrépitude précoce le deuxième acte du drame d'Hugo; à cet évêque de Cosenza dont parle Machiavel dans sa *Correspondance*, ou à ce frère du sultan Bajazet que les historiens et les chroniqueurs appellent indifféremment *Gim* ou *Djem*, *Zizim* ou *Zizimi*.

L'absinthe appartient à la famille des poisons temporisateurs.

Pour empêcher son pensionnaire de s'en oxyder absolument l'estomac, — notre héros s'était engagé au Cirque, — M. Billion avait formellement interdit l'introduction dans le théâtre de la plus petite bouteille et du moindre liquide.

Qu'avait imaginé le comédien ?

Il s'était fabriqué lui-même une manière de flacon plat en fer-blanc, qui s'adaptait et se dissimulait à l'intérieur de ses costumes...

Et plusieurs fois pendant les représentations du *Marin de la garde*, en scène, — sous les yeux de ses camarades, des figurants, du directeur et du public, — on l'avait surpris en train de le porter hardiment à ses lèvres et d'en têter avidement le goulot !

Sur ces entrefaites, sa femme trépassa.

On prétend — c'est toujours la légende qui babille — qu'à ce moment suprême elle obtint de lui la promesse qu'il romprait à jamais avec sa liqueur favorite. — Oui, mais vous connaissez la ballade anglaise importée par Adolphe Adam dans le *Brasseur de Preston* :

Un bon garçon,
John le dragon
Aimait Jenny la belle ;

Mais du whisky
 Sir John aussi
 Était l'ami fidèle.

Le dragon jure à sa fiancée de renoncer au *whisky*...
 Et le lendemain des noces, il recommence à se gri-
 ser...

Lors, si sa moitié se fâchait,
 Il répondait :
 Ma chère,
 Point ne suis ivre de whisky,
 Mais de gin et de bière.

L'acteur qui nous occupe ne répudia les émeraudes de l'absinthe que pour les topazes du rhum.

Et la seule concession qu'il octroya à la mémoire de la défunte fut d'étendre dans une certaine quantité d'eau le casse-poitrine américain :

D'où lui advint le surnom de RHUM-ET-EAU.

On lit dans Shakespeare :

— Quelle est la dame qui enrichit la main de ce cavalier là-bas ? — Oh ! elle apprend aux flambeaux à illuminer ! — Sa beauté est suspendue à la face de la nuit comme un joyau à l'oreille d'une Ethiopienne... — Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? — Non ; jurez-le, mes yeux ! car jusqu'à ce soir, je n'avais pas contemplé la vraie beauté !

Ainsi dut monologuer Rhum-et-Eau, le jour de la première répétition du *Gentilhomme de la montagne*, à la Porte-Saint-Martin.

Juliette descendait, non des Capulet, — mais des Bagnolles.

Un gros gaillard appelé Pontis, et qui jouait, jecrois, les sacripants dans la troupe de M. Chotel, lui servait de Tybald.

J'ignore si Rhum-et-Eau lui planta dans le ventre sa rapière jusqu'à la coquille...

Mais on a vu errer son ombre, là-bas, quelque part, en province.

Les choses n'eurent pas, du reste, le dénouement précipité, lamentable et tragique de l'épopée des *Amants de Vérone*.

On s'épousa — tôt ou tard!

Mais voici où la légende enjambe les fortifications de la vraisemblance, pour *villégiaturer* dans la banlieue du merveilleux :

La nouvelle épouse était encore une fée, — une fée de Jouvence, celle-là.

Ses charmes salutaires métamorphosèrent Rhum-et-Eau!

Rhum-et-Eau cessa de boire!

Rhum-et-Eau recouvra la santé!

Rhum-et-Eau redevint, pour un instant, Clarence, — vous savez, Clarence, l'un des diseurs les plus sympathiques de Paris!

Le ménage était heureux, uni, charmant !...

Les deux époux marchaient bras dessus bras dessous dans le succès, comme les amants de Vérone dans la fête des Capulet...

Hélas !

Clarence est mort il y a un an !

Voilà pourquoi la figure de sa jeune veuve est noyée de mélancolie, et pourquoi sa chevelure blonde flotte — éplorée parmi le Drame, ainsi que les boucles d'Ophélie, — cette seconde Juliette du vieux Will — surnagent au fil de l'eau du ruisseau homicide — pêle-mêle avec les coquelicots et les bleuets !

XIII

ELMIRE PAURELLE¹

— PALAIS-ROYAL —

Selon les uns, personne comme mademoiselle Paurelle n'adore la vie au jour le jour et ne déteste les choses arrangées à l'avance.

Pendant un court séjour qu'elle fit en Normandie dans un petit château *qui lui appartenait*, elle faisait tous les matins trois quarts de lieue à pied pour aller boire un pichet de cidre chez un cultivateur des environs.

— Madame, lui dit le paysan, permettez-moi de vous envoyer le tonneau ; cela vous reviendra à bien meilleur marché et vous serez moins fatiguée.

— As-tu fini avec ton tonneau ? riposta la folle en-

1. Voir la *Deuxième Série*.

fant, les tonneaux me déplaisent ! Je ne veux que des pichets !

Oui, mais des pichets sérieux !

Selon les autres, au contraire, cette créature aimable — et dispendieuse, — jouit d'un esprit d'ordre des plus remarquables.

Ainsi, je lis dans un journal :

Le 31 décembre, mademoiselle E. P... se mit à réfléchir profondément. Des visiteurs nombreux ne manqueraient pas, le lendemain, d'affluer à sa porte, et il s'agissait de régler le cérémonial des réceptions.

Au bout d'une demi-heure, la charmante enfant sonna Rosalie, selon son usage dans les circonstances graves.

Arriva Rosalie, une jolie soubrette qui compte bien débiter à son tour dès qu'elle aura mis la main sur un *impresario* convenable.

— Rosalie, dit mademoiselle E. P..., c'est demain le 1^{er} janvier, et il viendra beaucoup de monde à la maison. Je suis toujours inquiète quand mes amis sont réunis en grand nombre. Un mot en amène un autre, une confidence s'échappe vite sous le stimulant de la vanité. Par conséquent, j'ai résolu de fractionner mes visiteurs en autant de groupes qu'il y a de pièces dans l'appartement. J'ai besoin de m'entendre avec toi pour le classement des catégories.

— Commençons par le salon, s'il plaît à madame.

— Ton coup d'œil infallible jauge un homme rien qu'à sa manière de demander si je suis visible, et sait

estimer mieux qu'un commissaire-priseur l'écrin enfoui dans les profondeurs d'un paletot. Tu auras donc soin de n'introduire dans le salon que les messieurs qui recèleront des diamants.

— Compris, madame. Passons dans la chambre à coucher.

— Dans la chambre à coucher se tiendront ceux qui apporteront des cachemires, des robes, et des dentelles.

— La salle à manger ?

— Les porteurs d'argenterie s'arrêteront dans la salle à manger.

— Reste le cabinet de toilette.

— Tu fourreras en bloc dans le cabinet de toilette tout le menu fretin dont la magnificence n'aura pas dépassé le groupe de bronze, la coupe d'onyx ou le chiffonnier de bois de rose.

— Parfait, madame ; voilà notre appartement complet comme un omnibus le dimanche. Mais j'y songe : si quelqu'un vous apportait des bonbons, qu'est-ce que j'en ferais ?

— Rosalie, il est improbable qu'un homme me respecte assez peu pour ne m'offrir que des bonbons.

— Cependant il faut tout prévoir.

— Tu as raison : il est sage de tout prévoir... Mais tu l'as dit : l'appartement est complet, et je ne sais vraiment pas...

— Ni moi, madame. Il ne reste plus rien... rien que le petit cabinet noir, vous savez madame...

— C'est vrai, je n'y pensais pas... Eh bien ! si quelqu'un se permet d'apporter de simples bonbons, tu le feras attendre dans le petit cabinet noir.

Mademoiselle Paurelle est venue du boulevard du Temple à la place de la Bourse. Elle est allée de la place de la Bourse au Palais-Royal. C'était l'époque où M. Hostein, qui montait *les Massacres de la Syrie*, avait fait venir d'Orient une couple de dromadaires pour figurer dans cette pièce. Un petit journal annonça :

« Les nouveaux artistes introduits par le directeur du Cirque dans l'ouvrage qui va passer prochainement, empêchaient M. Dormeuil père de dormir. Aussi s'est-il empressé d'engager mademoiselle Paurelle. Il n'a donc désormais plus rien à envier à M. Hostein, car, sans contredit, la belle Elmire en vaut quatre. »

XIV

MARIE CICO

— OPÉRA-COMIQUE —

Dans la fumée épaisse ouatant la vaste salle d'une chaude buée, au milieu des hauts *vidrecomes* que le *faro* empanache d'écume, elle gazouillait, — fauvette perchée sur le tuyau d'une pipe ou sur l'anse d'une canette, à la *Philharmonie* — au Marché aux Poulets — de Bruxelles.

Elle avait à peine douze ans.

C'était pendant l'hiver 1852-53.

Maman Cico, le frère et une sœur *major* — celle-là qui chantait au café du *Géant* — avant l'incendie — embellissaient alors de leur présence le petit Paris belge des exilés politiques... et financiers.

Les deux gamines étaient les favorites des dilettanti-*chopeurs* de la *Philharmonie*. La petite Marie était chargée des *Bluettes comiques*. Les braves compa-

tristes de Manneken-Piss se dérangeaient volontiers de leur tabac et de leur bière pour lui envoyer, en guise de bravos, de bouquets ou de bonbons, un verre de lambic, de genièvre ou de skidam.

Le directeur de l'établissement payait *dix francs* ses deux pensionnaires. Sur l'engagement, *huit francs* étaient attribués à la grande sœur : la petite était cotée *quarante sous*.

Pendant l'été de 1853, les deux Cico allèrent *faire la saison* à la *Tente royale*, près de la porte de Laeken.

La famille partit ensuite pour Anvers. On voyagea : Belgique et Hollande, succès et argent, romances et liqueurs !

En 1855, on retrouve Marie Cico au Casino du Palais-Royal à Paris. Elle y fait, pendant plusieurs hivers, les délices des dîneurs à trente-deux sous de Tavernier et des polytechniciens de l'estaminet hollandais avec *l'Enfant du bon Dieu*, *Une fleur pour réponse*, et *Marguerite, ferme les yeux*, — toutes pacotilles qui n'exigeaient pas une voix aussi étendue que le Champ-de-Mars...

Ce fut dans ce trinkhall lyrique qu'Offenbach — qui a pour les jolies filles le nez d'un *détective*... en truffes — la découvrit, voici tantôt dix ans...

Béniissons le Seigneur ! Ceux qui déterrent les truffes ne sont pas toujours ceux qui les croquent : il faut tenir cela pour dit.

Engagée aux Bouffes-Parisiens, Marie Cico n'y fit aucune création remarquable ; mais elle mit à profit

la liberté que lui laissait une inaction forcée pour étudier le chant au Conservatoire sous la direction de Révial.

Elle entra, enfin, à l'Opéra-Comique. Elle y est encore ; et je présume qu'elle y demeurera longtemps, car, l'année qui suivit ses débuts, elle put, grâce à une auguste intervention, rompre avec l'administration de la rue Lepeletier un traité qu'elle avait signé à la légère sur les pressantes sollicitations de M. Perrin.

Marie Cico est — à la salle Favart — trop souvent en délicatesse avec le diapason. Cette mésintelligence ne l'a pas empêchée de tenir des rôles importants dans les nouveautés à la mode, — la *Fiancée du roi de Garbe*, le *Voyage en Chine*, *Robinson Crusoë*, etc., etc.

Grande, langoureuse, de fin corsage, la paupière noyée de bistre et le teint légèrement mordoré par l'atmosphère du café concert, elle rappelle — avec quelques années en moins — l'héroïne d'un dessin de Gavarni : *Une brune à l'eau-de-vie*.

XV

IRMA MARIÉ

— THÉÂTRE-LYRIQUE —

« Il y avait une fois un roi qui chantait les ténors à ses moments perdus.

» Le monarque eut cinq filles. Le baptême des deux aînées eut lieu en même temps. Plusieurs fées de l'Opéra y présidèrent. La première dit :

» — L'aînée sera brune comme la nuit ; la plus jeune sera blonde comme le jour...

» La seconde :

» — Toutes deux auront une voix précieuse et une physionomie agréable...

» La troisième :

» — L'une charmera les habitués de Feydeau ; l'autre enchantera les amateurs des Bouffes, du Château, du Théâtre-Lyrique et de l'Athénée...

» — Emportez les berceaux ! cria le père.

» Le pauvre homme craignait, en effet, le caractère malicieux de la quatrième fée...

» Celle-ci, furieuse d'être devinée, étendit sa baguette :

» — Toi, tu auras un nez camard ! Toi, tu auras une bouche *cochère* !

» Les jeunes filles grandirent en grâces et en talent. Le public parisien les choya tour à tour dans *Lara* et dans la *Chanson de Fortunio*, dans *Fior d'Aliçça* et dans la *Flûte enchantée*, dans *Robinson Crusoë* et dans *l'Amour et son Carquois*. L'une avait cependant toujours son nez camard ; l'autre avait cependant toujours sa bouche *cochère*.

» Or, il advint qu'un jeune duc... d'En-Face — s'éprit de la princesse Blonde...

» — Seigneur, méfiez-vous, lui dit son sénéchal. Si vous lui faites la cour, ne l'embrassez pas sur le menton : vous pourriez tomber dans le gouffre...

» Le galant, dans son imprudence, ne prit point garde aux avis du bon serviteur...

» Patatras !...

» Le voilà dans la bouche de la belle ! Tout y passa : le casque, l'épée et les bottes !

» Dans cet intérieur, capitonné de satin rose, le jeune duc était bien empêché...

» Tout à coup, à la lueur des dents d'émail, il aperçut la princesse Brune qui remontait du fond du gosier...

» — Corbleu ! madame, que faites-vous ici ?

» — Je cherche la partition de *Mignon* que ma sœur a avalée ce matin.

» — Permettez-moi de vous offrir la main pour sortir...

» Oui, mais à peine furent-ils dehors que voici ce qui arriva :

» La princesse Brune, qui avait besoin de respirer, ouvrit démesurément les naseaux...

» Et elle renifla son cavalier!...

» On ne revit le duc depuis cette aventure. »

XVI

ÉMILIE DEFODON

— PORTE-SAINT-MARTIN —

J'aime la belle Defodon,
Son œil bleu, son épaule ronde,
Ses cheveux d'or, riche toison...
J'aime la belle Defodon :
Elle commande un escadron
Au charmant *Régiment des Blondes...*
J'aime la belle Defodon,
Son œil bleu, son épaule ronde.

Après avoir *ragotiné* dans la banlieue sous la direction Husson; après avoir *doublé* mademoiselle Bé-rangère à l'Odéon; après avoir remplacé, à l'Ambigu, mademoiselle Amélie Mongeal, cette erreur du jury du Conservatoire, mademoiselle Emilie Defodon joue actuellement les *saules pleureurs* à la Porte-Saint-Martin.

Est-ce pour se donner l'aspect *clair-de-lunesque*, qui convient à cet emploi mélancolique et élégiaque, qu'elle se plaque du blanc jusque sous les aisselles?

— Ce n'est pas une femme, affirment ses camarades c'est une carrière à plâtre!

La gracieuse et sympathique Blanche de Nevers, du *Bossu*, n'a, cependant, pas besoin de *ces ruses* — ni de *céruse* — pour charmer, avec le public, les plus hauts personnages de la cour... du Régent.

Oh! ce *Bossu*! Son succès appelait la parodie. Il l'a eue, l'autre soir, sur le théâtre de marionnettes de notre ami Amédée Roland. Lemer cier de Neuville et Demarsy, l'élégant Chaverny de la vraie pièce, y ont représenté, devant une assemblée choisie, une *charge* de l'ouvrage de Féval et d'Anicet qui a déchaîné des accès de fou rire et des tonnerres d'applaudissements. On a remarqué le couplet suivant, chanté par la poupée qui personnifie l'héritière des Nevers :

Vous m'demandez, en ce moment,
Monsieur de Lagardère,
Si je préfère mon amant
A l'amour de ma mère.
Moi, je m'appelle Defodon,
La faridondaine, la faridondon,
J'aime mieux la poudre de riz,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami!

XVII

JULIA H...

— VARIÉTÉS —

Ceux qui se lèvent à l'aube crevant — ou qui ne se sont pas couchés — peuvent rencontrer, sur le boulevard Poissonnière, une brunette qui trotte menu, un petit paquet sous le bras.

On dirait d'une modiste qui court à son ouvrage.

Cette galopeuse matinale n'est autre que mademoiselle Julia H...

Où va-t-elle? D'où vient-elle? Que porte-t-elle dans ce paquet? Mystère! La débutante des Variétés est une cachottière *di primo cartello*. Ne dérobe-t-elle pas les trois quarts de son nom sous une lettre que suit un bre-lan de points noirs?

Mademoiselle Julia est — au physique et au moral — aussi tranchante que le fer de cette *hache* patrony-

mique. Quand son esprit s'abat sur quelqu'un, il vous le coupe en deux d'un revers. Un vaudevilliste, dont la maîtresse, — qui est elle-même l'une des pensionnaires des frères Cogniard, — a donné plus d'un coup de sabre dans le contrat ; un vaudevilliste, disons-nous, venait de faire jouer aux Variétés un petit acte assez amusant. On en constatait le succès devant Julia H...

— Parbleu ! s'écria-t-elle, ce n'est pas étonnant que la pièce soit pleine de traits ! C'est que cette chère X... lui en a fait quelques-uns !

XVIII

CRÉNISSÉ

— PALAIS-ROYAL —

Cette brune superbe — une pêche... à soixante-quinze centimes — a commencé sous Hervé. Tour à tour on l'a vue aux Folies-Dramatiques, aux Variétés et au Palais-Royal. Mademoiselle Crénisse est de Louvain. Aussi son camarade Lassouche insinue-t-il « *qu'elle est belge comme une oie.* »

A ses débuts sur cette dernière scène, cette jeune personne s'était éprise d'un critique qui ne lui avait pas ménagé les étrivières...

Elle lui fit — par ambassadeur — offrir sa main... gauche, sans dot — à verser, bien entendu.

Le critique accepta...

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes!

Depuis ce jour, la jeune actrice ne cesse de montrer sa conquête à tout le monde et de répéter avec orgueil :

— Eh bien ! on ne dira pas de celui-là que je suis payée pour l'aimer !

XIX

LOUISE FERRARIS

— ODÉON —

Encore une échappée des Délassements !

Une jolie petite tête, avec des cheveux de soie, fabriquée à Nuremberg, et que l'on a sans doute aperçue quelque part, à la montre des magasins du *Bonhomme Etrennes* et du *Paradis des Enfants*.

A passé également par le Palais-Royal.

Victor Koning et Jules Prével avaient apporté à ce théâtre une pièce intitulée : *les Femmes sérieuses*.

On dut renoncer à la monter : tout le personnel de la maison, — Honorine, Keller, Paurelle, Brach, — ayant refusé énergiquement de remplir un rôle dedans.

— Ah ! c'est ainsi, se dit Louise Ferraris, eh bien,

je les jouerai, moi, *les Femmes sérieuses*, — et sur une scène privilégiée !...

Et elle s'en fut à l'Odéon...

Le soir de sa première apparition dans une comédie du répertoire :

— Oh ! s'exclama-t-elle au baisser du rideau avec un soupir de soulagement, on ne se figure pas ce que c'est que d'interpréter Molière ! J'étais dans mes petits souliers !

— Et lui donc ! riposta Raynard.

XX

BLANCHE BARETTI

— OPÉRA-COMIQUE —

Le nom de mademoiselle Barette est inséparable pour moi du souvenir de la première représentation de la *Statue* d'Ernest Reyer, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple.

Sculpturalement drapée dans son haïk de laine blanche ou dans son voile lamé d'argent, cette belle fille avait tour à tour la poésie des femmes de la Bible et le sensualisme des houris du Koran.

A l'Opéra-Comique, je ne l'ai entendue que dans *Bataille d'amour*, où l'on sifflait la pièce, et dans les *Amours du Diable*, où l'on applaudissait madame Galli-Marié.

Comme artiste, mademoiselle Barette n'est pas sans mérite.

On ne peut la placer au premier rang ; mais elle brille, — certainement — au second.

On la prétend douée d'une rare modestie.

Mais pourquoi s'appelle-t-elle *Blanche*, puisqu'elle est rouge comme... les opinions de M. Jules Favre ?

XXI

MILLA

— MENUS-PLAISIRS —

Milla chante comme un pinson
— Est-il un cœur qui ne réponde ? —
La fanfare de l'escadron...
Milla chante comme un pinson.
Elle a coloré son chignon
De tons roux volés à Jeconde...
Milla chante comme un pinson,
Est-il un cœur qui ne réponde ?

Le Régiment des Blondes.

Beaucoup de talent — beaucoup d'esprit — beaucoup de cœur.

BEAUCOUP DE TALENT :

Schneider l'a fait siffler au Palais-Royal.

BEAUCOUP D'ESPRIT :

Elle reçut un jour — pour sa fête — un bracelet sur

la plaque duquel son nom était écrit en grosses perles.

— Tu dois être joliment contente, lui dit Colbrun.

— Ah ! soupira Milla, il y a des moments où l'on voudrait s'appeler *Scholastique*...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a plus de lettres dans le nom.

BEAUCOUP DE COEUR :

Si Paul Deshayes était mort il y a une demi-douzaine d'années, on aurait pu noter ainsi son épitaphe :

Mi la la mi la.

Milla a accompagné Laferrière dans sa tournée dramatique en Allemagne.

A Kœnigsberg, elle entre dans un restaurant où l'on parle français, à dire d'enseigne...

Et elle commande à déjeuner...

Au dessert, le garçon l'interroge :

— *Qu'est-ce que vous voulez pour des fruits, des gâteaux, des confitures ou du fromage ?*

— *Donnez-moi un suisse.*

— Vous dites ?

— *Je dis un suisse...*

Le garçon sort en témoignant du plus complet ahurissement...

Quelques instants après, le patron se présente, — un dictionnaire sous le bras...

— C'est bien un *Suisse* que madame désire ?

— Certainement.

Le brave homme consulte son livre.

Puis, non sans une stupéfaction profonde :

— Madame va être satisfaite.

Milla attend un quart d'heure, — une demi-heure,
— une heure...

Impatentée :

— Eh bien ! garçon, et ce *suisse* ?

— On est allé le quérir à madame...

Tout à coup la porte s'ouvre...

Le patron arrive, — triomphant...

Et, démasquant un gaillard de taille tambour-majorique, — habillé de rouge, galonné d'or, culotté de peluche, — poudre aux cheveux, bas de coton aux mollets, tricorne en tête, brette en verrouil, hallebarde au poing :

— Voilà ce que j'ai pu trouver de mieux, en fait de *Suisse* dans toutes les paroisses de la ville. Madame nous pardonnera d'avoir autant tardé, mais il lui a fallu le temps de mettre sa grande tenue.

MARIE JOLLY

— FOLIES-MARIGNY —

Alors qu'elle arriva chez les époux Montrouge, ses bottines rappelaient suffisamment les escarpins de l'armée de Sambre-et-Meuse, — chaussures patriotiques... et lézardées !...

Aujourd'hui, on assure qu'elle est sur le point de fonder un journal, — l'*Advertiser of the night*, — feuille d'annonces internationales.

Est-ce en représentant le *Serpent de Pharaon* ou la *Galette*, le *Calembour* ou le *Cancan*, le *Bébé* ou l'*Addition* dans les lanternes-magiques des Folies-Marigny qu'elle a gagné son cautionnement ?

Un de nos confrères l'avait fort malmenée dans l'un de ses articles.

Mademoiselle Marie Jolly prit un air majestueux :
— Les journalistes, déclara-t-elle, je *m'en tamponne le coquillard*. Leurs injures ne peuvent me blesser. Comme le célèbre Achille, dont parle la Fable, je ne suis VULNÉRAIRE qu'au talon.

NOTA. — Au théâtre des Folies-Marigny, — véritable hôtel de Rambouillet des Champs-Élysées, — on ne dit plus : *Je m'en bats l'œil*, — mais : *Je m'en tamponne le coquillard*.

XXIII

LIA FÉLIX

— GAÎTÉ —

Une famille qui n'a pas volé son nom, ces Félix !
Entendons-nous : je ne parle point des mâles.
Rachel, Rebecca, Dinah, Lia!...
L'immortalité et la mort nous en ont pris deux, —
la Tisbé, la Catarina d'*Angelo!*

Celles qui restent personnifient dans un double talent le masque antique qui rit par un côté et pleure par l'autre.

M. Paul de Saint-Victor a consacré à mademoiselle Lia Félix bon nombre de ses pyrotechnies.

Un jour, en parcourant un feuilleton de ce Ruggieri de la *Presse*, madame L... s'écria :

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! Qu'il lui trouve

du mérite, je ne m'y oppose pas; mais des... épaules, je l'en défie!...

— Que voulez-vous, ma chère? fit la petite D..., qui écoutait, on prône toujours le *saint* qu'on adore.

Mademoiselle Lia Félix s'est révélée à la Porte-Saint-Martin, en 1850, dans *Toussaint Louverture*, dans *Claudie* et dans la *Poissarde*.

A la Gaîté, elle a créé la *Fille du paysan*, le *Château de Pontalec*, la *Maison du Baigneur*, le *Marquis caporal*, le *Mousquetaire du Roi*, les *Treize*, etc., etc., etc.

Elle a le don des larmes; elle en verse et en fait répandre, en dépit du paradoxe de Diderot sur le comédien, où il est avancé que, pour faire éprouver, il ne faut rien sentir. Jamais sensibilité plus communicative n'a soulevé les baleines d'un corset.

M. Raphaël Félix disait à un de nos confrères :

— Vous voyez cette bague?

— Oui.

— C'est un cadeau de feu la reine de Prusse à notre chère et regrettée Rachel.

— Ah!

Ici, un pleur imaginaire.

— Pauvre sœur! Quelle perte pour la France!

Deuxième pleur non moins apocryphe que le premier.

— La mémoire de ses bienfaits vivra éternellement dans nos cœurs!...

Troisième pleur aussi fantastique que les deux autres.

— Tenez, cette bague, c'est un souvenir — de gloire et de famille...

La Dhuis de pleurs se change en une Seine de sanglots.

— Elle a coûté cinquante louis, cette bague... Eh bien, là, vrai, foi de négociant, je la céderais volontiers pour quarante-cinq.

On prétend que mademoiselle Lia apporte dans son intérieur ces habitudes commerciales.

Son *baby* — qui avait cinq ans à peine — rencontre Luguët dans les coulisses de la Porte-Saint-Martin pendant une représentation de la *Voie sacrée*.

Luguët, qui jouait un sergent de zouaves, s'était grimé le front d'une énorme balafre.

— Qui est-ce qui t'a fait ça sur la figure ? demande l'enfant.

— Les Autrichiens à Palestro. Tu ne les connais pas, n'est-ce pas, les Autrichiens ?

— Les Autrichiens!... Oh ! si fait : ils ont monté de cent sous ce soir à la Bourse.

XXIV

JULIA BARON

— FOLIES-DRAMATIQUES —

On lit dans *la Veilleuse* du] samedi 12 décembre dernier :

« C'est l'ange des costumes courts, la providence des directeurs en mal d'exhibitions plastiques. Quand la Porte-Saint-Martin reprendra la *Biche au Bois* (on la redemande déjà), Julia n'a qu'à se présenter au directeur, je suis sûr qu'on rengagera ses jambes. A dire vrai, elles n'ont pas eu trop mauvais air à côté des jambes de Delval, ces merveilles ! et c'est un grand point. Delval a plus de modelé, Julia plus de finesse dans les attaches. C'est l'avis des experts qui ont scrupuleusement examiné les deux produits. Et le public a ratifié leur jugement. Ces quatre tibias ont long-

temps soutenu le théâtre. Ils ont tenu en échec le spectre menaçant du concordat.

» Julia ne pouvait échapper à sa destinée. Il était écrit qu'elle prêterait la complicité de son torse ou de sa voix aux deux insanités les plus fructueuses du théâtre contemporain. *La Biche au Bois* est morte, vive *l'Œil crevé* ! Nous devons constater à ce moment, en critique impartial, une modification remarquable dans le talent de mademoiselle Julia Baron. *La Biche au Bois* avait révélé les jambes de Giroflée. *L'Œil crevé* mit en relief les dents de Fleur de Noblesse.

» A tout moment, à tout propos, soit qu'elle entrât en scène, soit qu'elle se retirât dans les coulisses, Julia n'avait garde d'oublier les trente-deux quenottes blanches et pointues que lui avait départies la nature et que l'art n'avait point négligées. Et vraiment c'était un spectacle agréable et qui, parfois, consolait des tristesses du libretto. Elles étaient blanches et bien rangées, ces petites dents, et bâties, petits crevés, pour croquer les dots de vos sœurs. Par malheur, le reste n'est pas à l'avenant. Dans cet *Œil crevé*, cette démenche pour laquelle il n'y a pas assez de douches à Charenton, Julia, frappée d'une flèche dans l'œil, venait se planter devant le trou du souffleur et débitait ses doléances dans un déluge de notes fausses. On avait alors tout le loisir d'examiner l'œil qui lui restait. C'était un petit globe vert, relevé sur les coins, papillotant de ci et de là sans expression et sans chaleur. On demandait une seconde flèche qui achevât l'œuvre.

» Je ne veux pas faillir à mon rôle de justicier. J'ajouterai que Fleur de Noblesse ne sait ni marcher en scène, ni s'asseoir. Ses mouvements sont brusques, saccadés, je dirai presque masculins. Est-ce là ce qui a séduit M. Hervé, auquel elle a dû, à ce qu'on rapporte, son engagement ?

» Julia peut se consoler aisément de mes rigueurs. Ses rêves de jeune fille, ces pieuses effluves qui s'échappent des couches virginales où l'on veille à quinze ans, ont pris corps et se sont réalisés au gré de ses vœux. Elle possède un hôtel à Neuilly avec écuries et remises. Je sais bien que dans ces écuries piaffent ou plutôt ne piaffent plus deux bêtes étiques qui ne seraient point primées chez l'équarisseur, et que les remises ne contiennent qu'une respectable guimbarde qui a servi, dit-on, au sacre de Chilpéric ; mais l'intérieur de l'hôtel vaut le pesant d'or qu'il a coûté. Cent quatre-vingt mille francs de glaces, à ce que dit la légende, et des bronzes, et des dorures, et des salons vastes et spacieux ! De temps en temps, Fleur de Noblesse éprouve le besoin de donner des bals pour rendre un peu de vie aux splendeurs monotones de son intérieur. Elle invite deux cents amis. Quatre cents danseurs généralement sonnent à sa porte à l'heure dite, sans lettre d'invitation ; mais cela se passe en famille. Ils se présentent les uns les autres à Fleur de Noblesse, ébahie ; puis, sans autre forme de procès, se précipitent dans le tourbillon du cavalier seul. S'ils sont de bonne humeur, il goûtent le punch, dévorent les gâteaux, et, vers le matin, permettent à la maîtresse de la maison

de les tutoyer. Que j'en ai vu de ces bals-là ! Du reste, chez Fleur de Noblesse, la gaieté la plus bruyante règne sans partage ; ses invités peuvent à leur guise casser les verres ou les vider. Les mauvaises langues prétendent que Julia prélève sur eux une taxe dont la nature varie suivant ses besoins d'organisatrice de la petite fête. Celui-ci doit passer chez Potel, cet autre chez Guerre ; un troisième enverra le champagne, et ainsi de suite : ce n'est plus un bal, c'est un pique-nique.

» Tout cela n'est point de l'art pur, et nous voilà bien loin de Rachel. Et dire pourtant que Julia pouvait faire quelque chose ! Mieux dirigée, elle serait devenue, avec du travail, une bonne seconde étoile au théâtre intermittent de Pont-à-Mousson. »

XXV

LOVELY

— PALAIS-ROYAL —

Un *ana*, plus vieux que mademoiselle Boisgonthier, raconte qu'un bourgeois et son fils ayant été présentés à Franklin, le père, au sortir de l'entrevue, administra à sa progéniture un soufflet magistral et retentissant...

Et comme l'enfant jetait les hauts cris :

— Mon fils, prononça gravement le *cockney*, je vous ai infligé cette brutalité afin que vous conserviez éternellement la mémoire du jour où vous avez contemplé l'inventeur du paratonnerre — et des États-Unis.

Je n'oublierai jamais le soir où j'ai aperçu mademoiselle Lovely pour la première fois.

Ce soir-là, M. Harmant m'asséna sur le crâne les cinq actes de *Philidor le Comédien*, — une pièce à tuer un bœuf.

Mademoiselle Lovely succédait — à la Gaité — à cette actrice de *quinze onces* qui répond au nom d'A-dorcy et qui s'est démenée à *squelette perdu* à l'Am-bigu, aux Folies-Dramatiques, à la Porte-Saint-Martin...

Celle-ci écrivait sous chaque trait de ses rôles une basse d'intentions qui en doublait la valeur et en exa-gérait la portée.

— Où prend-elle tout le sel qu'elle met dans le dia-logue ? s'écria un spectateur en l'applaudissant.

— Dame ! repartit un voisin en lorgnant les épaules de la fillette, ce ne sont pas les salières qui lui man-quent.

Mademoiselle Lovely n'a pas — heureusement — de *bouts de table* au bout des bras.

C'est une brunette qui m'a toujours paru dodue — suffisamment.

On annonce pourtant qu'elle vient de partir pour Menton à l'effet de rétablir sa poitrine *compromise*...

Par qui ?

XXVI

LOUISE PÉRIGA

— ODÉON —

Un premier prix du Conservatoire égaré, dès l'abord, dans l'écurie du Cirque en compagnie d'un poète des plus classiques, M. Latour (de Saint-Ybars). En France, rien ne survit à un bon mot. L'épigramme de Boileau :

Après *l'Agésilas*,

Hélas !

Mais, après *l'Attila*,

Holà !

rend impossible, pour nous autres, toute composition où figure le roi des Huns, et, malgré les longues et épaisses nattes blondes de Louise Périga, ses grands yeux si doux, son profil noble, sa taille aux svelteness

immatérielles, *Geneviève, patronne de Paris*, devait échouer sur une scène où trônait sans partage

Le tambour-major
Tout galonné d'or

des mimodrames de MM. Laloue et consorts. A quoi servaient, en effet, dans ce milieu, à cette fillette, son talent de composition, sa diction pure et son organe d'un timbre séduisant ? Mieux eût valu pour elle, comme l'écrivait Théophile Gautier, savoir monter à cheval et crier : *hop ! hop !* en assénant un bon coup de cravache à sa jument.

Louise Périga a, depuis, trouvé le succès ailleurs : à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, à l'Odéon. Qui ne se rappelle sa magnifique création de *Madame de Montarsy* ? Elle a aussi trouvé un commencement de lyphe qui alourdit singulièrement sa personne, sinon son jeu ; ses joues s'empâtent ; son cou s'engonce ; sa taille se boursoufle...

Et, nonobstant, madame Périga mère prétend que sa fille a toujours besoin de rafraîchissants !

XXVII

G É R A U D O N

— BOUFFES-PARISIENS —

S'est promenée un peu partout, précédée de sa particule.

Madame Thierret disait d'elle, l'autre soir, au foyer des Bouffes-Parisiens :

— C'est ma cousine à la mode de Caen.

Mademoiselle de Géraudon a le défaut de s'enfariner comme un meunier aussi bien à la ville qu'à la scène.

Un auteur dramatique qui la pressait fort, s'étant trouvé placé à côté d'elle dans un banquet d'artistes, se mit au dessert à l'embrasser outre mesure.

La belle se cabra sous cette familiarité.

— Prenez garde, monsieur, fit-elle, vous allez vous échauffer.

— Soyez tranquille, mademoiselle, reprit le jeune homme en s'essuyant les lèvres avec sa serviette, le riz rafraîchit.

XXVIII

ZOÉ BÉLIA

— OPÉRA-COMIQUE —

Petite, grièche, se donnant beaucoup de mouvement, de tintoin et d'importance, mademoiselle Zoé Bélia a — depuis Mirza de *Lalla Roukh* — fait de rapides progrès dans les bonnes grâces du public.

Elle rend au répertoire des services incontestables.

Il y a — ou il y avait — à l'Opéra-Comique un vieux bonhomme chargé des courses et des commissions, le père Laisné, qui a des pieds mesurant plusieurs hectares et des mains d'une égale étendue.

Un jour, en arrivant à la répétition, mademoiselle Bélia s'approche doucement de Berthelier et lui applique tout à coup ses mains sur les yeux.

— Qui est là ? demande la ricuse enfant, comme si elle jouait à cache-cache et en contrefaisant sa voix.

Le malin Berthelier sentait une crinoline qui lui tracassait les mollets, et, à l'ampleur du couvercle mis sur sa vue, il avait parfaitement reconnu sa camarade Bélia.

Cependant, à cette question : « *Qui est là ?* » il répondit :

— Je ne sais pas !...

— Devine !.. reprit mademoiselle Bélia.

— C'est le père Laisné !

Mademoiselle Bélia n'a jamais recommencé l'expérience.

XXIX

MARTINE

— VARIÉTÉS —

Une brune piquante — et réciproquement — qui représente les demoiselles comme il faut dans les vau-devilles de Siraudin. Duponchel l'a déterrée au cercle artistique du boulevard Pigale. Bénissons Duponchel de n'avoir pas gardé pour lui seul cette gentille petite truffe ! Après cela, comme nous l'écrivions tout à l'heure à propos d'Offenbach et de mademoiselle Cico, ceux qui déterrent les truffes ne sont pas toujours ceux qui les croquent, il faut se le donner pour dit...

SIGNES PARTICULIERS : — *Deux*, au coin des lèvres...

Signes mutins, couple qui joue
Où ma bouche irait vous chercher,
Que je voudrais sur cette joue,
Un soir, vous entendre chanter.

Ces rimes ne paraissent point riches...

Eh bien, elles sont millionnaires auprès de celles qu'a griffonnées, de sa patte blanche aux griffes roses, mademoiselle Martine elle-même, au bas d'une photographie qui nous la montre dans un négligé fort succinct !

Voici ce quatrain d'une simplicité remarquable :

Connaissez-vous Martine ?
Sous ces traits indiscrets
De sa grâce mutine
Vous avez les secrets.

Avouez que l'on a envoyé à Cayenne des gens qui n'en ont pas tant fait !

XXX

KELLER

— PALAIS-ROYAL —

J'ai connu une fillette, qui, engagée sur une scène de genre, avait pendant six mois, étudié, appris, répété sa pièce de début...

Le soir de la première représentation, il fut impossible à son impresario de mettre la main sur la débutante...

Deux jours plus tard, ce dernier la rencontra qui se promenait tranquillement aux Champs-Élysées.

— Malheureuse ! s'écria-t-il, pourquoi n'êtes-vous pas venue au théâtre ?

— J'avais oublié le chemin.

L'opinion publique insinue — vaguement — que mademoiselle Keller pourrait bien être une de ces *lâcheuses* !...

Je ne lui en veux pas pour si peu.

Toutes les courtisanes de la Grèce et de Rome furent des *lâcheuses*, — le matérialisme de la société antique prescrivant à ces grandes dispensatrices du plaisir la loi de l'inconstance et de la légèreté.

Au moyen âge, Jeanne de Naples, Marguerite de Bourgogne et Lucrece Borgia sont des *lâcheuses* de qualité.

J'avoue que l'invention de la cour d'assises leur a fait quelque tort dans l'esprit de la postérité.

Manon Lescaut, dans l'abbé Prévost, est la patronne des *lâcheuses*.

Dans la *Dame aux Camélias*, Marguerite Gautier est une *lâcheuse pour le bon motif*.

Et quelle *lâcheuse* encore, dans la *Vie de Bohême*, Musette, cette folle et ravissante fille qui avait des amours en trente-six couplets dont Marcel était le refrain !

Qu'il me soit permis, — pourtant, de faire observer à mademoiselle Keller que son cocher ne devrait point ignorer la route du Palais-Royal...

Car mademoiselle Keller possède un cocher, des équipages, une propriété !...

C'est-à-dire qu'elle a dû en acheter une au Vésinet...

Elle se promenait, à cet effet, avec Choler, au bord du lac récemment inauguré dans cette banlieue...

Sur la berge, un grand garçon, taillé en Dumaine-Farnèse ou en Paul Deshayes du Belvédère, pêchait à la ligne.

— Le sang est beau dans ce pays, pensa l'actrice, et je m'y fixerai certainement.

Puis, tout haut à son compagnon :

— Adressez donc la parole à ce jeune homme, Adolphe. Sa figure respire l'intelligence. Il doit avoir beaucoup d'esprit, si j'en juge par sa distinction naturelle.

Le vaudevilliste hèle le paysan :

— Hé! mon gars, la pêche est-elle bonne?

Le rustre tourne la tête, toise son interlocuteur — et ne répond pas.

— Mon ami, continue Choler, c'est à vous que je parle; le poisson mord-il, ce soir?

Même silence.

— Pauvre enfant! serait-il muet? murmure mademoiselle Keller. Et de sa plus douce voix :

— Cher monsieur, nous entendez-vous? Répondez-nous, de grâce!

Le pêcheur persiste dans son immobilité...

— Décidément, il est muet, gémit l'actrice. Si beau, si élégant et si malheureux! Quel dommage!...

Cependant Choler a tourné autour du paysan :

— Ah çà! mais, s'écrie-t-il, il a la joue gauche tout enflée!... — Sacrebleu! jeune homme, vous avez donc une fluxion?

Le campagnard lâche sa gaule et porte ses deux mains à ses lèvres.

Puis, brusquement :

— Nom d'un tonnerre! vous ne voyez donc pas que j'ai mes asticots dans la bouche!

Mon ami, fait du monde en jouant 18

XXXI

DAUDOIRD

— THÉÂTRE-DÉJAZET —

Rameau faisait commerce d'amitié avec mademoiselle Sallé. Celle-ci lui dit un matin :

— Rameau, il faut m'apprendre la composition...

— Rien de plus facile, ma chère.

Et, prenant une épingle noire tombée des cheveux de la danseuse, le musicien lui présenta une feuille de papier réglé et l'engagea à pointer à sa volonté les diverses lignes destinées à recevoir les notes.

Sallé s'empressa de le faire, à grand renfort d'éclats de rire...

Sans changer de place une seule piquête, Rameau se contenta de donner à chacun des coups de l'épingle noire une valeur de note, et de les assujettir par la clef...

Il en résulta l'air original, si vivace et si coloré,

connu sous le nom de *Danse des Sauvages* dans *les Indes galantes*.

Pourquoi mademoiselle Daudoird n'adresse-t-elle pas parfois la même demande à M. Malo, — le chef d'orchestre du Théâtre-Déjazet?

XXXII

DELVAL

— PORTE-SAINT-MARTIN —

Il n'y a pas si longtemps, les habitués du café de la Gaîté, — assis aux tables que le patron disposait au dehors, — assistaient tous les soirs à un drame dont l'affiche avait négligé d'annoncer la portée moralisatrice et le philosophique enseignement.

Au milieu de la chaussée, une femme se tenait debout et immobile entre quatre lampions.

La misère, l'âge et la débauche semblaient s'être coalisés pour amollir, pour tordre et pour briser les lignes hardies, puissantes, harmonieuses et suaves de sa belle tête autrefois sculpturale, de son beau corps jadis marmoréen...

L'œil éteint, — vêtue de trous et écrasée de rides, — la semelle au ruisseau et le chignon au vent, à la pluie, à la neige, elle bavait, d'une bouche aux coins fripés

et d'une voix éraillée par l'eau-de-vie, les ariettes en renom et les vaudevilles en vogue.

Autour d'elle, un *pître* s'agitait et *faisait la marche*.

Celui-ci, pour éperonner la charité publique, répétait d'un ton de biniou :

— *Mesdames et messieurs, ayez pitié de mademoiselle Louise Masson, QUI A ATTIRÉ TOUT PARIS DANS LA BELLE AU BOIS DORMANT!*

Mon Dieu, oui : mademoiselle Louise Masson avait, pendant deux cents représentations consécutives, exercé sur un demi-million de spectateurs le prestige de son incomparable beauté et les magies d'une plastique d'une aveuglante intensité de splendeur!...

Certes, je suis loin de prédire la même fin à la splendide créature qui nous occupe...

Je lui soupçonne une nature trop distinguée et trop prévoyante à la fois, pour descendre jamais à de pareilles extrémités...

Cependant, toutes les fois que je me régale les yeux de mademoiselle Delval, — la princesse Aïka de la *Biche au Bois*, la Pieuvre du *Diable boiteux*, — j'entends le *pître* du boulevard du Temple me bourdonner sa prière à l'oreille :

— *Mesdames et messieurs, ayez pitié de mademoiselle Louise Masson, QUI A ATTIRÉ TOUT PARIS DANS LA BELLE AU BOIS DORMANT!*

XXXIII

SILLY

— PORTE-SAINT-MARTIN —

Ἀργεῖτε βουκολικὰς, μῦσαι φίλαι, ἀργεῖτ' αἰθέρας.

THÉOCRITE.

Sur quel rythme chanterai-je la querelle — de Silly, chère à Marcel... lus et d'Hortense aimée d'Hippolyte?

Le mode dorien a l'allure capricante du bouc qui cherche le cytise à travers les rochers d'où la vue pend sur l'Eurotas.

Le mode ionien chemine, — lent et majestueux, — à l'instar du chariot de Thespis, — à la roue grinçante aux durs cahots...

Le dialecte de Thèbes raille comme la flûte des Ægi-pans; le dialecte d'Argos sonne comme la cymbale des Corybantes...

Le vers saphique est doux comme deux colombes qui se becquètent, — comme deux roses qui se froissent, — comme deux baisers qui se mêlent...

Erinne et Glycère l'employaient — dans leurs tendresses, — dans leurs brouilles...

Je chanterai en vers saphiques — la querelle de Silly, chère à Marcel... lus et d'Hortense aimée d'Hippolyte.

Le sage Cogniard régnait sur les Variétés, — et, dans le temple d'Orph... enbach se pressait, en criant : *Io Crémieux !* la foule des jeunes hommes aux knémides vernies et des jeunes femmes à la chevelure teinte de poupre.....

Hélène, femme de Ménélas, et Oreste, fils d'Agamemnon, offraient un sacrifice à Zeus Public, le dieu qui préside aux cascades...

C'était dans les cascades que les deux suppliants avaient puisé les moyens de se rendre la divinité favorable...

Cette rivalité alluma leur dépit...

Sous sa chlamyde de laine de Mytiléte, — plus blanche que l'aile d'un cygne, — les seins de l'épouse de Ménélas se gonflèrent et bondirent comme deux tempêtes de neige sur la cime de l'Hymette. Semblables aux archers crétois qui ne craignent point de croiser leurs flèches avec la foudre, ses prunelles heurtèrent les prunelles du fils du roi des rois, et sa crinière fauve ondula sur sa nuque ainsi qu'une nichée de serpents...

— Je veux bien que Pluton m'emporte, murmura-t-elle, si les grues sacrées dont le vol dénonça aux

archontes de Corinthe le meurtre du poète Ybicus, n'ont point compté cette Silly dans leurs rangs!

Puis, tout haut :

— Qui vous a permis de marcher dans mes cothurnes?

— EROS.

Ο τoτoτoτoτoτoι!!!

On entendit :

— HÉ ROSSE

Oreste — le lendemain — se vit refuser l'entrée du temple.

Le lendemain aussi, on lisait sur les murs de l'Acropolis, sous les portiques de l'Agora, partout enfin où peuvent s'incruster les griffes d'airain de l'épigramme :

Hortense date du déluge de Deucalion.

Abeilles, fuyez son sourire.

O vertueux Cogniard, jetez votre bâton entre ces deux colères, et ce sceptre directorial se changera en caducée!...

Mais que me font à moi ces grands combats des déesses de la terre et des princesses de l'Olympe?...

Broutez le thym, — broutez, mes chèvres, — le serpolet avec le thym, — la blonde Aglaé de ses lèvres — toucha les miennes ce matin!...

ΑΙΠΟΔΟΣ.

XXXIV

PAQUERETTE KID

— VARIÉTÉS —

Mademoiselle X... qui en est à sa troisième jeunesse, produit volontiers dans le monde une grande fille de vingt ans dont elle avoue être la... tante.

L'autre jour, dans un salon, quelqu'un citait une date devant elle.

La tante en conteste l'exactitude.

La personne insiste.

— Parbleu! fait alors mademoiselle X..., je suis bien sûre de ce que j'avance. Tenez, c'était l'année où j'étais enceinte de ma nièce.

Une enfant de la balle, Paquerette Kid!

Pourquoi pas *Marguerite* tout simplement?

Jenny Kid, sa tante, qui l'a élevée, — une vieille

amie de ce pauvre Darthenay, — avait été pendant dix ans l'une des meilleures soubrettes de la province.

Les enfants *de la balle* ont — ordinairement — la légèreté de leur mère.

M. Jaime fils cueillit la Paquerette aux Délassements et la transplanta aux Folies.

Après avoir traversé les Variétés, où elle a eu plusieurs bonnes créations, elle vient de succéder à mesdemoiselles Baron et Silly dans le personnage de Giroflée de la *Biche au Bois*.

Je lis dans un journal du 26 mars 1864 :

Un jeune auteur dramatique, plein d'avenir et de rentes, a donné cette semaine, dans ses riches appartements, une soirée brillante, à laquelle se trouvaient quelques-unes des *jolies actrices* des Bouffes et des Folies-Dramatiques.

On dansait dans le grand salon.

Tout à coup, à la fin d'une valse, on entend dans la chambre à côté un cor jouant avec une rare perfection : *Viens, gentille dame!*

— Ah! s'écrie Tout-Paris-Gustave-Claudin, c'est une surprise que vous ménageait ce cher P... C'est Vivier. Le cor de Vivier seul peut avoir des sons aussi purs et en même temps aussi sonores.

— Oui, la puissance...

— La puissance et la suavité.

— Messieurs, dit le maître de la maison, allons voir ce que c'est. Moi, je suis aussi surpris que vous.

La foule se précipite dans la chambre d'où partaient ces sons merveilleux.

On n'y trouve pas Vivier, mais mademoiselle Kid jouant du cor sans autre instrument que ses lèvres roses.

Jamais la charmante soubrette n'avait été si bruyamment applaudie!...

XXXV

A B I N G D O N

— THÉÂTRE-DÉJAZET —

Sous l'ancienne république romaine — la république du *De Viris* de nos lycées — une Rigolboche, nommée Flora, avait amassé, à la sueur de ses tibias, quelques milliers de sesterces.

Avant de mourir, elle institua légataire de cette fortune le Sénat — qui accepta — à la condition que, tous les ans à l'anniversaire de sa mort, on donnerait des réjouissances théâtrales publiques et gratuites dans lesquelles figureraient ses compagnes. Celles-ci furent surnommées les Flora par le peuple. Lactance décrit ainsi ces représentations :

« *Meretrices, flagitante populo, nudatis corporibus, mimorum fungebantur officio.* »

Or, un jour que les Flora donnaient une représentation, Caton entra au théâtre.

Averties de la présence du censeur, les actrices n'osèrent se montrer sur la scène jambes et épaules nues, et commencèrent à jouer, enveloppées dans de longs pardessus.

Cela ne fit pas l'affaire du public, qui se mit à interpellé le trouble-fête et à crier : « *A la porte ! A la porte !* » sur un mode qui s'est conservé jusqu'à nous et que nous désignons par : *Air des Champions*.

Alors Martial, qui se trouvait dans la foule, demanda la parole et décocha au malencontreux interrupteur des plaisirs publics cette épigramme qui fut couverte d'applaudissements :

*Nosces jocosæ dulce sacrum Floræ
Festosque lusus et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideo tametsi veneras ut exires?*

Caton comprit qu'il s'était fourvoyé — et décampa. Des bravos frénétiques saluèrent sa sortie. Puis, les voiles tombèrent et le spectacle continua.

C'est le costume des Flora qui avantage le mieux mademoiselle Abingdon au Théâtre-Déjazet...

Mais il n'y a pas un seul Caton dans la salle.

XXXVI

JUDITH FERREYRA

— CHATELET —

On peut lire dans la *Presse*, sous la signature de Théophile Gautier :

« La petite Ferreyra a les yeux vifs, un aplomb vieillot, une voix aigrette et surannée... Quel intérêt, à douze ans, y a-t-il à en paraître seize? »

Ceci est en date du 20 janvier 1851.

Depuis, la petite Ferreyra a grandi — et ses yeux aussi — des yeux qui menacent de faire tout le tour de la tête.

L'aplomb est resté le même.

La voix n'a pas changé.

Mais je gage que mademoiselle Ferreyra, qui, lorsqu'elle n'avait que douze ans, tenait à en paraître seize,

voudrait bien n'en paraître que douze, aujourd'hui qu'elle en a vingt-six.

Nonobstant, cette Judith a fait perdre la tête à plus d'un Holopherne, — quoiqu'elle ne la leur ait pas coupée.

On l'a vue successivement au Gymnase, à la Porte-Saint-Martin, aux Variétés. Elle est aujourd'hui au Cirque; demain, elle sera à l'Ambigu. C'est pendant qu'elle était pensionnaire de M. Hostein que lui est advenue l'aventure suivante :

Elle avait, alors, pour protecteur le prince D... que sa camarade P..., du Vaudeville, vient de lui enlever.

Un jour qu'elle prenait un bain, Colbrun arrive chez elle.

— Tiens! s'écrie-t-il, j'ai bien envie de profiter de l'occasion : il y a longtemps que je n'ai fait une pleine eau.

— Ne te gêne pas, mon petit, répond Judith.

Et elle sort de l'onde, — comme Vénus, — mais avec un peignoir en plus.

Colbrun procède à sa toilette de natation; puis, il se plonge dans la baignoire et *se joue dans les flots parfumés...*

Drin! drin!...

La sonnette se convulsionne. La soubrette accourt, effarée :

— C'est le prince!

On cache notre comique dans un cabinet.

La baignoire reste vide.

Le prince entre : il est maussade et soupçonneux.

— Qu'avez-vous donc, cher prince? demande l'actrice; vous avez l'air tout encharibotté.

— Il pleut; je suis venu à pied de mon Cercle; je crains bien d'être enrhumé.

— N'est-ce que cela? j'ai là un bon bain chaud où j'allais me mettre; entrez-y bien vite. On vous baignera un lit, et avec une infusion de mauve...

— Vous êtes charmante!

Tandis que le protecteur s'immerge, Judith court faire évader son camarade.

Mais il pleut à verse, et l'artiste n'a pas de pardessus.

Il n'y a dans la maison que la pelisse du prince.

— Endosse et sauve-toi! s'écrie la comédienne. Mais renvoie le vêtement demain de bonne heure.

Colbrun se fourre dans la pelisse; on ne le voit plus dans l'astrakan; il est si enchanté de pouvoir être pris pour un boyard en *off* qu'il se promène sur le boulevard tout le temps que dure la pluie, — et la pluie dure jusqu'à deux heures du matin.

Le lendemain, le prince fit observer à Judith que sa pelisse était bien mouillée:

— Oh! riposta l'actrice, vous êtes resté si longtemps au bain hier soir!

XXXVII

MOÏSE

— THÉÂTRE-DÉJAZET —

Quand je vois mademoiselle Moïse, je crois toujours qu'elle va m'offrir : — L'ENTRACTE, *programme des spectacles, avec le nombre des tableaux et le nom des artistes qui jouent dans la pièce!*... Demandez LE FIGARO-PROGRAMME, L'EUROPE-ARTISTE, L'ORCHESTRE!... Demandez le portrait de mademoiselle Schneider avec la ronde de *Lanfla Lantourelou Ranfla!*...

C'est effrayant comme mademoiselle Moïse ressemble à un vieux marchand d'imprimés dont le type israélite est bien connu sous les galeries du Palais-Royal.

Mademoiselle Moïse, qui a commencé aux Délassements, appartient actuellement au Théâtre-Déjazet.

Elle est petite et point mal tournée; elle a les cheveux châtain-clair, le nez légèrement en bec de corbin,

la bouche très-engageante, et une sœur danseuse au Cirque. Malheureusement elle chausserait les bottes de M. Latouche ajoutées à celles de Donato. Or, ce pauvre Colbrun, dont nous parlions tout à l'heure, affirmait qu'avec les bottes de Latouche, mises au bout de celles de Donato, il passerait la Seine à pied sec !

XXXVIII

D'ORLÉANS

— PALAIS-ROYAL —

N'a rien de commun avec son homonyme de Vaucouleurs. — Très-maigre, quoique paraissant grasse suffisamment.

Se donne beaucoup de mouvement en scène : — et l'on parle du *stock* des cotons !

— Le petit C... se ruine pour elle, disait-on au foyer du théâtre.

— Pardieu ! répondit G... ses moyens lui permettent de manger dans de la vaisselle plate.

XXXIX

SUZANNE LAGIER

— ATHÉNÉE —

EXTRAIT DE BAPTÊME

Gavroche et Navet lèchent les affiches des yeux...

— Tiens! Lagier qui s'appelle *Suzanne*!...

— Parbleu! Déjazet s'appelle bien *Virginie*!

EXTRAIT DE NAISSANCE

— Voilà vingt ans que je mets du rouge, me disait-elle hier, en roulant entre les doigts — que lui a fournis la maison Praxitèle, Phidias, Préault et C^{ie}, — le *papelito* d'une cigarette.

Quel âge a-t-elle?

SIGNALEMENT

Une tête de Wateau, — coiffée de la toison d'or, sur un corps de Rubens *au-dessous de la flottaison*.

D'aucuns affirment que sa taille offre un *délacement comique*... Ça dépend.

ESPRIT

Assez pour me pardonner d'être méchant.

TALENT

La seule actrice qui puisse jouer Chonchon après mademoiselle Léontine !

La seule comédienne qui puisse jouer Céliène après mademoiselle Mars !!

La seule femme qui puisse jouer Marguerite de Bourgogne, Marie Tudor et Lucrece Borgia après mademoiselle Georges!!!

MUSICIENNE

Jusqu'au bout des griffes.

Sa polka *des Buveurs* a fait son tour de France en croupe des orgues de Barbarie, et ses refrains populaires peuvent sautiller de pair avec les cocasseries lyriques d'Hervé, de Villebichot, de Paul Blaquières.

CHANTEUSE

Suzanne Lagier est à mademoiselle Thérèse ce que sont le londrès au brûle-gueule, le cancan au *chahut*, Alexandre Dumas à Ponson du Terrail, le moët du café Anglais au vin de campêche de la barrière, et la dinde aux truffes des gourmets à l'oie aux marrons des gourmands !...

RÉPERTOIRE

Agathe, la Fille d'auberge, le Tambour, la Petite curieuse, etc., etc., etc.

Voilà les œuvres que je ferais flanquer de suite à Saint-Lazare, — si je les rencontrais autre part que dans la bouche de Suzanne !...

Son esprit a toujours été la feuille de vigne de ses chansons.

DES MOTS

Elle en revendrait à Dumas fils et à Barrière.

Elle en a revendu à Villemessant.

EXEMPLES

Mademoiselle B..., dont le nez *en lame de couteau* a été célèbre au Vaudeville, arrive, cet automne, chez l'Alboni de l'Athénée.

Celle-ci et plusieurs camarades allaient partir pour la campagne.

— Venez-vous avec nous? demande Suzanne.

— Ma foi non...

— Pourquoi?

— Je suis souffrante, je n'ai pas d'appétit, je m'ennuie..

Suzanne insiste.

Mademoiselle B... continue à se défendre avec la même maladresse.

Elle finit par s'écrier assez dédaigneusement :

— Mais qu'est-ce que j'y ferais avec vous, à la campagne?

— Mon Dieu, ma chère, réplique Suzanne impatientée, si vous tenez absolument à faire quelque chose, vous pourrez couper le melon avec votre nez.

On causait de mademoiselle Y... que M. Z.... courtise dans les formes...

— Il est bien laid, avançait l'un.

— Oui, mais il a de l'argent, riposta l'autre.

— Alors, soyez tranquilles, s'écria Suzanne, elle s'en laissera *conter*.

Suzanne Lagier donna l'année dernière des représentations au Grand-Théâtre du Havre.

Le soir de son arrivée, un notable du crû lui faisait les honneurs du *bassin du Commerce*.

— Qu'est-ce que cette machine? demanda-t-elle en désignant un de ces engins qui servent au transbordement des marchandises sur le quai.

— Madame, c'est une grue. C'est très-fort. Cela lève un homme comme une paille.

— Une grue qui lève un homme! s'écria Suzanne. Bast! nous voyons cela journellement à Paris.



XL

DEVOYOD

— COMÉDIE-FRANÇAISE —

Des traits délicats et hardis, une lèvre à laquelle l'impalpable moustache sied bien, une statue de déesse l'ont mise... à la place de Rachel ! J'ai eu le plaisir de l'apercevoir à cheval aux Champs-Élysées, en habit masculin ; elle porte avec une vraie distinction ce costume, dont elle connaît le fort et le faible.

XLI

GERVAIS

— PALAIS-ROYAL —

A été rapportée de Metz par Ambroise ;
Très-gracieuse ;
Des toilettes distinguées ;
Beaucoup de naïveté — ou de franchise.

Un soir, je me trouvais au foyer du Palais-Royal.
Une noce bourgeoise, inondée de sueur, dansait
dans les salons de Véfour.

Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Les pensionnaires de MM. Dormeuil et Plunkett
s'amusèrent à regarder ces *cokneys* en goguette.

Mademoiselle Gervais s'écria tout à coup :

— Que c'est gentil un mariage pour de vrai ! Je
serais bien contente de me marier aussi !...

— Qui vous en empêche?...

— C'est que je suis très-difficile!...

— Vraiment!...

— Oui : il me faut un jeune homme beau, avec un titre nobiliaire, de l'esprit et cinquante mille livres de rente...

— Au moins!...

— Alors, seulement, je consentirais à l'épouser; et même *je resterais assez longtemps avant de le quitter!*...

XLII

ALICE THÉRIC

— CHATELET —

Elle nous revient de Russie, après avoir traversé la maison de Molière.

Là-bas, si l'on en croit certaines correspondances, elle ne quittait pas les cotillons de sa maman.

En voyant passer ces deux inséparables sur la perspective de Newski, un boyard, qui pratique le calembour à l'instar d'Hamburger, s'écriait dans le plus pur français qui se soit jamais parlé au café de Suède ou au café des Variétés :

— *Voilà l'Alice et sa compagne.*

Mademoiselle Théric est d'une beauté si correcte, si parfaite, si *léchée*, pour emprunter un de ses termes à la peinture, que Banville n'a point dédaigné de la dé-

crire par le menu dans l'un de ses *Camées* 'u *Figaro*. Il ne manque que la vie à cette perfection. L'ex-artiste de Pétersbourg semble, en effet, avoir rapporté dans son jeu, dans sa physionomie, dans son regard pâles, toutes les glaces de la Néva :

— Je suis sûr, disait Colbrun, que si Théric prend des bains froids, la Seine doit charrier la nuit suivante.

Un soir, après une discussion avec une camarade, la belle Alice se mit à sangloter...

Quelqu'un dit alors à la personne qui l'avait blessée :

— Vous avez eu tort d'aller aussi loin. La pauvre fille est tout émue. Elle pleure...

— Elle pleure? riposta l'autre avec incrédulité. Allons donc! vous vous trompez : *elle dégèle*.

XLIII

BRACH 1^{re}

— VARIÉTÉS —

Il y a trois sœurs de ce nom : une à l'Opéra, l'autre au Palais-Royal et la troisième aux Variétés. Celle-ci, « qui fait claquer sa langue comme M. Loyal fait claquer son fouet , » et qui, nonobstant, est une créature fort désirable, se distingue par un grand esprit d'ordre et d'économie. Un matin, un commissionnaire lui apporte une chaise en soie, merveille de capitonnage, prodige de confortable, d'une valeur de plus de vingt-cinq louis :

— Que m'apportez-vous là ? demande mademoiselle Brach.

— Une belle chaise, madame.

— Elle n'est pas mal ; mais de quelle part ?

— De la part d'un ami.

— D'un ami ? C'est bien vague. Mais, alors, il doit y avoir erreur, mon garçon : il en manque onze.

XLIV

CHRISTINE NILSSON

— OPÉRA —

Il neige...

Le ciel — tout noir de nuit et de frimas — commence à grisonner [sous l'aurore]naissante. Le soleil monte dans la brume. Un petit jour bleuâtre tombe par plaques indécises pèle-mêle avec les flocons. Çà et là, des bouquets de sapins poudrés de givre et de bouleaux maigres et sombres grelottent et pleurent au vent. Des huttes sont accroupies dans un pli de terrain ; des fumées s'effilent de leur toiture d'écorce chargée de pierres et dentelée de glaçons ; leurs fenêtres trapues regardent les corbeaux sautiller sur la plaine éclatante de blancheur...

Nous sommes loin de Paris, — à cinq lieues de Vexiœ, en Suède, — à cinquante lieues de Stockolm ; —

dans une misérable bourgade de la province de Småland...

Poussons la porte de l'une de ces tanières mieux faites pour bayer des sangliers que des hommes...

La chambre à coucher des pauvres gens est aussi celle des bestiaux. Au milieu, un poêle de fonte pétille et bruit d'un ton plaintif. Des chèvres, des moutons et des enfants sont tassés à l'entour et tendent le cou vers une marmite. Les enfants sont vêtus de trous. La mère file près d'une lucarne. Le père fume dans un coin. Parfois, des grelots sonnent, le galop d'un cheval martèle la terre durcie, un traîneau passe au dehors comme une flèche, on voit paraître et disparaître avec la rapidité de l'éclair un bonnet de loutre, une pelisse d'astrakan, un dolman garni de fourrures; puis, le père élève la voix entre le bourdonnement du fouet, le bouillonnement de la marmite et le sifflement du bois vert dans la flamme :

— Christine!...

Une tête surgit au-dessus du groupe des enfants, — une tête mignonne, délicate, immatérielle, avec des cheveux couleur de paille, doux et fins comme la soie...

— Christine, prends ton violon et va-t'en à la côte! ...

L'appartement se trouve au quatrième étage d'une maison de la rue de Rivoli, et, de la croisée du salon on aperçoit les Tuileries...

Le salon — le seul endroit de ce nid de fauvette où les profanes aient pénétré jusqu'à présent — est blanc et

or avec ameublement en damas bleu. Il n'a qu'une fenêtre et trois portes ; celle de droite donne dans le *retrait* de la maîtresse du logis, celle de gauche dans la chambre de sa demoiselle de compagnie, la troisième sur un couloir qui conduit à l'antichambre. Sur la cheminée de marbre de Carrare, une magnifique garniture en bronze doré réjouit l'œil des amateurs du style Louis XV. Point d'étagères ni de *bibelots*. Rien qui sente la *cocodète* ou la *cocotte*. Devant le panneau qui fait face à la fenêtre est un piano, et, à côté, un canapé et un guéridon. Le piano est encombré de partitions ; le canapé et le guéridon sont chargés de bouquets...

La pendule marque minuit...

Une jeune femme est assise près du piano. Sa robe de chambre de cachemire la drape aux épaules de plis simples et graves. Sa main aux doigts effilés, un peu longs, pleins d'autorité et d'énergie, caresse avec distraction le clavier de l'instrument, tandis que son regard pend insoucieusement sur ses pantoufles ou vagabonde, à l'aventure, de la flamme qui danse entre les hauts chenets aux épais rideaux de mousseline derrière lesquels le gaz ponctue la rue de Rivoli d'une double ligne de mouches de feu...

Elle songe. Son oreille tendue essaie de ressaisir quelque chose dans le vague...

Est-ce la mélodie des maîtres immortels qu'elle interprétait tout à l'heure ? Est-ce le frémissement de la foule au théâtre, charmée, émue, criant bravo ? Est-ce quelqu'un des mille bruits qui se mêlent pour former la respiration de la grande ville qui l'entoure ?...

Non, la phrase après laquelle la rêveuse s'acharne

est un retour vers les journées nébuleuses de son enfance...

Cette phrase-là lui parle à l'esprit et au cœur mieux que Mozart, mieux que Paris...

Et, tenez, la voici qui se détache — nette et distincte — sur la nuit de ses souvenirs. Elle l'entend. Elle la répète :

— Christine, prends ton violon et va-t'en à la côte !

Le comte de Tonerielhm la montait, un jour, à pied, cette côte rude aux chevaux et aux traîneaux, et l'enfant le suivait en râclant du violon de toutes ses forces et de toute son âme.

Le comte s'arrêta, écouta, fit signe au postillon de rebrousser chemin, et, prenant l'enfant par la main :

— Conduis-moi chez ton père, petite.

Puis, aux paysans, dans la hutte :

— Bonnes gens, confiez-moi votre enfant. J'en ferai une grande artiste.

Le surlendemain, la fillette entra dans un pensionnat de Guttенborg, où mademoiselle Valérius — depuis baronne de Leuhusen — amie de M. de Tonerielhm et cantatrice estimée, consentait à lui donner des leçons de chant.

Un peu plus tard, son protecteur l'envoyait à Stockholm, dans la famille du compositeur Franz Berwald, qui se chargeait de continuer son éducation musicale et l'initiait surtout à la partie théorique de son art.

Cependant, la petite paysanne des environs de Vexiæ croissait en talent et en grâces...

Sous le baiser neigeux saisié
 Comme un lis par l'aube argenté,
 Comme une blanche poésie,
 S'épanouissait sa beauté...

— Il ne lui manque plus que Paris, dit un matin Franz Berwald à M. de Tonerielhm.

Le comte organisa aussitôt au bénéfice de sa protégée un concert auquel tint à honneur d'assister toute l'aristocratie de la ville des Wasa. Quelques jours après, Christine Nilsson partait pour la France. A son arrivée à Paris, elle fut placée chez d'honorables *gentlemen* qui se chargent, moyennant une rémunération copieuse, de l'élève des jeunes *misses* appartenant aux riches familles anglaises établies sur le continent. Ce fut là qu'elle reçut les leçons de Wartel. « Celui-ci comprit du premier coup le parti qu'il y avait à tirer de cette nature rêveuse et naturellement poétique, et d'une organisation musicale réellement exceptionnelle. Après trois années d'un travail incessant, durant lesquelles la jeune cantatrice ne manqua pas un seul jour de prendre sa leçon, elle fut engagée au Théâtre-Lyrique, où elle fit ses débuts dans *Violetta*, traduction française de la *Traviata*, de Verdi. »

La France sourit volontiers aux étrangers, — aux étrangères...

Pour conquérir Paris, Christine Nilsson n'eut qu'à lancer une vocalise du bout de ses lèvres sculptées...

La *Société* l'adopta tout d'abord. J'ajouterai qu'au milieu de son triomphe, cette parvenue de l'art s'est complètement montrée *chez elle*. Sa nature souple s'est faite, sans étonnement et sans apprentissage, au luxe.

au succès, au bonheur. Elle sera sous les frises de l'Opéra aussi à l'aise que sous les solives enfumées de la chaumière du Småland. Rien ne lui manque : elle a le bien-être né du travail, elle a la gloire, elle a l'estime, — et à sa chanson souveraine s'est mêlée l'autre jour la chanson des poètes :

Blonde, oh ! mais blonde comme en ton pays natal
Sur la neige un reflet du soleil boréal,
Avec un œil du bleu tendre de la turquoise ;
Blanche comme aux rayons de la lune d'avril,
Sur les sombres sapins les grains purs du grésil,
Qui ne t'aime, Nilsson, fauvette suédoise¹ ?

1. Ernest D'HERVILLY, *Lune* du 27 octobre 1867.

XLV

JANE ESSLER

— O D É O N —

Dorval, — la grande et regrettée Dorval, — avait l'habitude de dire :

— Je ne suis pas belle, je suis *pire*.

Jane Essler pourrait tenir le même langage ; car elle est « *pire* » assurément avec ses cheveux roux plantés trop bas, son masque émacié et son

Œil profond où l'éclair
Sèche les pleurs brûlants d'un regard doux et triste...

C'est Gavroche en jupons. Née native du quartier Mouffetard. Francisque Sarcey raconte qu'on l'envoya à l'école, qu'elle y récita une pièce de vers avec succès, et qu'elle déclara à sa mère qu'elle voulait être comé-

dienne. C'est le rêve de toutes les petites filles qui dorment dans une soupenne. Sarcey continue :

« C'est aussi le rêve de leurs mères. On conduisit Jane à M. Samson ; elle avait douze ans. L'honorable professeur trouva sans doute qu'elle ne payait pas de mine, dit qu'elle était trop jeune, et finit, six mois après, par l'admettre à son cours. Au bout de trois semaines, l'enfant en avait assez. De grandes affiches lui avaient appris que mademoiselle Georges donnait des leçons de déclamation tragique. Le nom de mademoiselle Georges, qui commence déjà à tremper dans l'ombre, rayonnait encore de tout son éclat. Jane alla chez elle, et je tiens de la bouche même de mademoiselle Georges que jamais elle ne vit de dispositions plus précoces et plus brillantes.

« — Mais, que voulez-vous, ajouta la célèbre artiste, en soupirant, elle est née rue Mouffetard.

» — C'est la lisière du faubourg Saint-Germain, fîs-je observer avec un sourire.

» — Elle a trop longtemps vécu de l'autre côté pour devenir jamais une tragédienne. »

Alors commence pour la fillette l'odyssée lamentable des gens qui cherchent sans trouver : elle va du Théâtre-Historique à l'Ambigu, de l'Ambigu à la Gaieté, de la Gaieté au Vaudeville et du Vaudeville aux Délassements. Elle finit par se caser dans ce dernier *bouiboui*. « D'appointements, écrit son historiographe du *Nain jaune*, il n'en était point question en ce temps-là. Son directeur la payait en compliments et en bonnes ?

» Elle s'en retournait à pied, tous les soirs, chez sa mère, qui habitait du côté de Montrouge. L'omnibus était une dépense qu'elle ne pouvait se permettre que dans les grands jours, les jours de fêtes carillonnées; gaie à travers tout cela : elle était donc enfin artiste dramatique ; elle rêvait la gloire.

» Un accident pensa l'arrêter net au seuil de ses espérances. Un soir, à minuit, sortant du théâtre, elle trouva le pavé couvert d'une épaisse couche de neige. On y enfonçait jusqu'aux genoux : plus de voitures, plus d'omnibus. Il fallait pourtant rentrer. Jamais chemin ne lui parut si cruel et si long. Elle arriva trempée, gelée, à demi morte. Elle se mit au lit et ne s'en releva que six mois après, maigrie, souffreteuse, et sur le visage ce je ne sais quel tour de mélancolie ardente qu'elle ne devait jamais perdre. »

Cependant, son jour, était proche. Il y a — c'est toujours Sarcey qui parle — sur la façon dont elle se fit engager au second Théâtre-Français, une histoire qui court le monde, une légende plutôt ; car elle n'a rien d'authentique, et il est certain même qu'elle doit être très-fausse ; mais si les légendes ne donnent pas des faits exacts, elles traduisent assez fidèlement l'idée qu'on se forme des personnes qui en sont l'objet.

Jane était liée aux Délassements-Comiques par un engagement de plusieurs années : dix mille francs de dédit. Son directeur les exigeait et M. Royer s'armait de ce prétexte, pour ne pas charger d'une nouvelle recrue sa troupe, qui n'en avait aucun besoin.

— Et si j'arrivais à vous, disait Jane, libre de tout

engagement antérieur, vous me prendriez, bien vrai ?

— Bien vrai, répondait M. Royer, qui se croyait sûr de son affaire.

Elle court au ministère, de qui les théâtres dépendaient alors. Elle arrive dans la salle d'attente, où se tenaient déjà de nombreux solliciteurs, et s'adressant délibérément à l'huissier :

— Allez dire à Son Excellence que mademoiselle Essler veut lui parler sur-le-champ.

— Eh quoi ! s'écria le ministre surpris, Fanny Essler à Paris ! et je n'en savais rien ! Mais faites entrer ! faites entrer tout de suite !

La porte s'ouvre : il voit paraître une toute petite jeune fille, l'air spirituel et hardi, et qui lui montrait, dans une révérence et un sourire, les plus belles dents du monde. Le quiproquo s'explique ; on rit :

— Prenez donc la peine de vous asseoir...

Et voilà notre gamin de Paris plaidant sa cause, et remontrant le tort qu'on lui fait, à elle et à l'art dramatique, et à la tragédie ; elle débite sa petite affaire d'une voix si insinuante et si tendre, que le ministre se rend : il promet ses bons offices.

— J'aimerais mieux que la chose se fit à l'instant, dit la jolie sollicitreuse.

Comment refuser ? Le lendemain, elle se présentait chez le directeur de l'Odéon, triomphante, et son *exeat* à la main.

— En vingt-quatre heures ! s'écria M. Royer stupéfait.

— Il ne m'en a pas fallu davantage.

— Et comment diable vous y êtes-vous pris ?

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple. Je suis allée

chez le ministre. Il m'a dit de m'asseoir. Je me suis assise comme ça... je me suis mise à lui parler... comme ça...

Elle refit son plaidoyer d'un bout à l'autre.

— Tout s'explique, dit l'honorable directeur, qui, ayant écouté avec attention, était légèrement ému lui-même.

La voilà en pied à l'Odéon. Elle y donne vaillamment la réplique à Frederick dans *André Gérard*. Puis elle s'en revient à l'Ambigu créer Mario, des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, et s'en retourne au Vaudeville créer Marguerite, du *Roman d'un Jeune homme pauvre*. Puis encore, elle passe ici et là, avec ses nerfs, ses caprices, sa nature pétrie de contrastes, — et, à ce propos, je ne résiste pas au plaisir de citer l'excellent morceau de littérature, de critique et de fantaisie, — oui, de fantaisie, — par lequel l'écrivain *de bon sens*, auquel j'ai déjà tant emprunté, clôt son appréciation du talent et du caractère de cette fantasque créature qui est une admirable *artiste* et qui ne sera jamais qu'une médiocre *comédienne*.

« Vous la voyez, quand elle entre en scène, jeter indifféremment sur la salle un regard circulaire et laisser tomber ensuite ses paroles avec ennui ; mais qu'elle ait, par aventure, rencontré une figure qui lui plaise, elle place sa main en auvent sur son front et regarde : la voilà qui tressaille, se redresse et se met à jouer pour ce seul visage.

» Les habitués et les musiciens de l'orchestre n'en peuvent revenir. Ils s'interrogent étonnés : Qu'est-ce

que Jane a donc ce soir ? Ils cherchent dans les rangs de l'orchestre le bienheureux mortel pour qui la folle enfant se donne tout ce mal. Faut-il dire que la plupart du temps le gredin ne se doute guère de son bonheur.

» Mais éveille-toi donc, animal ! Comment ! tu ne vois pas que c'est à toi qu'elle adresse ces sourires, ces élans passionnés, ces cris d'amour ! tu n'es pas jeune, cela est vrai ; tu n'es pas beau, j'en conviens ; tu es bonnetier en gros, et tu as la tournure de l'emploi, rien n'est plus évident. Mais c'est pour cela précisément qu'elle t'aime.

» Et toi, tu ne te doutes de rien ! tu vas rentrer paisible au foyer conjugal, sans rien soupçonner de l'orage que tu as déchaîné. Et sais-tu ce que tu es pour elle à cette heure : Amadis, Galaor, Roméo, le bien-aimé, l'idéal ! Elle rentrera au logis, furieuse de ton inattention, elle ne dormira point, et le lendemain, quelle pétulance ! Il lui prend des envies de tout briser !

» Que ne t'es-tu trouvé là, à la petite porte de sortie au moment où elle s'échappait du théâtre, à minuit, regardant de tous côtés, inquiète... Comme elle t'eût reconnu, entraîné ; ou bien, revenant le lendemain.

» — Allons, cocher ! vite à Romainville ou à Montmorency.

» — Mais, ma bien-aimée, il fait un froid de loup, et la terre est couverte d'un pied de neige.

» Que lui importe ! Ah ! la campagne, les arbres, le ciel, et les violettes surtout ! Cueillons la violette ! Veux-tu, Roméo ! Et elle en trouve sous la neige,

elle en ferait pousser sur les glaçons de la Seine gelée, pour les offrir à son ami, à son trésor, à son seul bien sur la terre.

» Et cela dure ! mon Dieu ! cela dure jusqu'à ce que le dauphin, retournant la tête, s'aperçoive qu'il n'a tiré du fond des eaux qu'un simple bonnetier. Vous ne seriez pas un bonnetier, qui sait si cela durerait davantage ? »

Hélas ! ce que Sarcey ne dit pas, c'est que, pour se débarrasser du singe, — ou du bonnetier, — le dauphin n'aurait qu'à souffler dessus !

XLVI

FRANCINE CELLIER

— VAUDEVILLE —

Cette charmante fille, — dont les cheveux aimés du soleil ont des éclats fulgurants d'or en fusion, — après avoir été papillon à l'Opéra, est devenue comédienne au Vaudeville.

Sa création de Marie, dans les *Brebis galeuses*, prouve ce que peuvent, chez une artiste, l'inspiration, le travail et la volonté.

Le soir de sa première apparition au Gymnase, un de nos confrères fit courir le quatrain suivant :

Chacun désire être au premier
Rang de l'orchestre et se démène
Pour mieux voir l'effet que Cellier
De près fait de la scène.

Mademoiselle Francine Cellier a répondu — après

huit ans — au dernier vers de cette innocente épigramme, en adressant au *Nain Jaune*, le 5 janvier courant, une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

À Monsieur CHARLES CEYRAS,

Directeur du NAIN JAUNE.

« Monsieur,

» Le *Nain Jaune* s'occupe de moi dans deux articles de son numéro d'329. Le premier me juge en quelques mots assez durs comme actrice. Le second s'occupe de ma vie privée. Je ne croyais pas que le droit d'un journal fût tel : je me trompais sans doute. Quoi qu'il en soit, le rédacteur veut bien se défendre contre le reproche d'indiscrétion à cet égard. Il a fait plus qu'être indiscret, monsieur : il a été complètement inexact.

» Sans avoir à faire compte avec lui ni avec personne des rentes que je possède ou ne possède pas, je suis en droit de soutenir que ma fortune, beaucoup plus modeste qu'il ne semble le penser, ne doit rien ni à l'expropriation ni à aucune *autre roulette*.

» *Chaque fois, dit cet écrivain, que mademoiselle Cellier avait loué dans un quartier quelconque de Paris un appartement à long bail... patatras ! l'expropriation survenait, le quartier se bouleversait,*

» *et mademoiselle Cellier recevait une indemnité proportionnée au prix du loyer et à la longueur du bail.* »

» J'habitais, enfant (en 1848), la maison rue de Chabrol, 4, qui existe encore; puis, une maison, rue Saint-Georges, 37, qui n'a pas bougé. De là, je suis allée rue Bleue, 30. Il est vrai que cette maison a été démolie pour le passage de la rue Lafayette; mais je l'avais quittée depuis deux ans pour habiter une maison neuve, boulevard de Sébastopol, 79. Lorsque je fus engagée au Vaudeville, je vins demeurer rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. Si je n'y'ai pas renouvelé mon bail, c'est parce que le Vaudeville doit prochainement être déplacé.

» Voilà, monsieur, la série des logements que j'ai occupés depuis quinze ans. Vous voudrez bien avouer qu'il n'y a place sur aucun point à l'imputation que votre journal n'a pas craint de lancer contre moi, et que je vous prie de rectifier par l'insertion de ma lettre.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

» FRANCINE CELLIER. »

Ce à quoi le *Nain Jaune* ajoute avec non moins de bonne grâce que de malice :

« Ce n'est pas nous qui aurions poussé l'audace jusqu'à révéler au lecteur curieux les adresses successives de mademoiselle Francine Cellier, comme celle-ci le fait elle-même dans la lettre qu'on vient de lire.

» Mademoiselle Francine Cellier se défend d'être aussi riche qu'on le dit. Elle n'appartient pas, assurément-elle, à cette catégorie d'actrices qui, favorisées par la fortune, pourraient vivre loin de la scène et de ses tribulations. Nous avons été induit en erreur : mademoiselle Francine Cellier est une modeste personne, vouée à l'art et au théâtre auquel elle a dû, elle doit encore tous ses moyens d'existence.

» Mademoiselle Francine Cellier, à peine au sortir de l'enfance, entrait à l'Opéra comme coryphée du corps de ballet. Son premier engagement sérieux à l'Académie impériale de musique date du mois de septembre 1852; il était, — croyons-nous, — de 1,200 francs. (Les engagements des coryphées à l'Opéra varient de 800 à 3,000 francs.) Mademoiselle Cellier a délaissé Terpsychore pour Melpomène, et ses appointements actuels au théâtre du Vaudeville, — en rapport d'ailleurs avec les services qu'elle est en mesure de rendre, — n'ont rien de commun avec les millions dont nous avons eu le tort d'entretenir nos lecteurs. Mademoiselle Cellier jouit d'une fortune plus modeste que je ne semblais le penser.

» Nous convenons volontiers avec mademoiselle Cellier que le théâtre qui fait toute sa gloire a fait aussi toute sa fortune; qu'en outre, — elle n'a jamais été expropriée pour cause d'utilité publique. Mais mademoiselle Francine Cellier conviendra aussi avec nous que nous avons droit à son indulgence, et qu'il nous sera beaucoup pardonné — parce qu'elle a beaucoup déménagé. »

XLVII

MARIQUITA

— PORTE-SAINT-MARTIN —

Grattez du bout de l'ongle affilé en biseau la corde sonore des mandolines; frottez d'un pouce recourbé la peau enrouée des tambours de basque; que les guitares bourdonnent leurs sérénades! Heurtant leurs flancs d'ébène, que les castagnettes accompagnent d'un pétilllement vif, dru, sec, éclatant, le froufrou des mantilles, le cliquetis des éventails, la complainte des cigales assoiffées dans le sable, la chanson des grelots et des pompons au cou des mules, et le cri du *zagal* piquant son attelage! Enfin, sur la table des *posadas*, au milieu des outres éventrées à coups de *navajas*, des *majos* et des *torreros*, des *arrieros* et des bandits, à travers la double fumée des cigarettes et du Val-de-Pénas, que les *boleros*, les *fandangos*, les *zorongos*, les *jotas*, les *cachuchas*, les *gallegadas* fassent rage! ... —

Voici venir la *marquesa* Mariquitta d'Amaëgui, — y Cospetto, y Carajo, y Caramba, — la jupe relevée de passequilles, le peigne à galerie découpée plongeant ses dents d'écaille dans son chignon de jais, les pieds dans les souliers de Pétra Camara, le regard allumé au soleil des Andalouses!...

Il n'y a plus de Pyrénées!...

Jadis, une Française, — amie et conseillère d'un successeur de Charles-Quint, — fit prédominer à Madrid l'influence du cabinet de Versailles...

Mademoiselle Mariquitta peut être considérée à Paris comme la revanche de la princesse des Ursins.

On la voit jouer et danser ;
 Elle est sérieuse et charmante,
 Et pour mieux tout embrasser,
 ELLE AIME ET CHANTE.

Est-ce la faute de la señora si son bon esprit de Tolède a parfois la trempe mortelle de la lame à gaine de chagrin qu'elle doit porter à sa jarrettière !

Un bas-bleu -- percé — apporte chaque automne à M. Marc Fournier le même manuscrit idiot.

— Vous voyez, disait-elle, je vous reviens tous les ans : pas en avril, comme les hirondelles...

— Oh ! non, fit mademoiselle Mariquitta, mais en septembre, comme les bécasses.

XLVIII

ANNA DEBONNE

— BEAUMARCHAIS —

... Or, comme nous avons beaucoup fatigué, la veille, à étrenner ce panier de pêches à quinze sous, qui a nom *le Casino*, nous nous étions endormi, ce soir-là, du bon sommeil de la tragédie, dans notre baignoire de l'Odéon, — une baignoire si commode pour écouter les classiques, que l'on pourrait y faire dresser un lit de sangles !

On donnait *Iphigénie*.

Car on appelle cela : *donner* !!!

A ce compte-là, la guillotine est un cadeau fort agréable, et le choléra devient un présent des dieux.

Agamemnon avait décidé que sa fille serait égorgée pour un vent, et Calchas aiguisait son grand couteau dans la coulisse. On en était au deuxième acte.

Tout à coup, quelque chose d'inconnu, d'étrange,

d'inexplicable passa dans l'air et nous réveilla en sursaut.

O miracle ! comme eût crié l'armée des Grecs sous la foudre ébranlant la nue et devant l'Hellespont remué par la tempête...

Il y avait du monde dans la salle ! Sur la scène, il y avait deux jeunes filles, très-vivantes, ma foi, et qui marchaient, parlaient, gesticulaient comme des personnes naturelles, — nonobstant la tragédie !

Où diable avions-nous vu l'une d'elles ?...

Il nous en souvint sur-le-champ : c'était à l'Opéra-Comique. Alors, madame Cabel exécutait sur la quatrième corde de son talent des variations sur un vieil air cher à Gautier, qui l'a chanté, dans *Emaux et Camées*, en strophes tendres et mélancoliques...

Venise pour le bal s'habille ;
De paillettes tout étoilé,
Scintille, fourmille et babille
Le carnaval bariolé...

Et, dans ce carnaval scintillant, fourmillant, babilant ; dans cette cascade de masques inondant de ses satins, de ses velours, de ses passequilles, de ses charmes, les marbres roses de la Piazzetta ; dans cette mosaïque multicolore de Gilles, de Colombines, d'Isabelles, de Léandres, de Scaramouches et de Trivelins, toute l'adorable cohue de la comédie italienne, le public allait chercher de l'œil et du bravo une toute petite pierrette au fin corsage, au mollet galant, à la hanche pleine de promesses, qui dansait, qui tournait, qui tourbillonnait, leste, jeune, fraîche, gra-

cieuse, enivrante, ailée, Mignon poudrée de la neige du pastel, Esméralda sautant les gargouillades de mademoiselle Camargo !

Comment la ballerine était-elle devenue la tragédienne ? Comment la pierrette du *Carnaval de Venise* était-elle devenue l'Iphigénie de Racine et de l'Œdion ?

Comme Rachel est devenue Rachel.

Rachel chantait ; mademoiselle Debonne dansait...

Puis, un beau jour, elle s'était dit que pour une fille qui a un peu de flamme au cœur et dans la tête, il y a autre chose à faire que de minauder au public de l'œil, du sourire, du torse, de la jambe, et que de se déshabiller devant des lorgnetes. Alors elle s'était mise au travail, elle avait étudié, elle avait appris. Son maître était un bon maître, convaincu, savant, inspiré, plus artiste que professeur ; il ne lui faisait point réciter *Valérie*, mais il lui montrait comment on joue Chimène, Agnès et Dona Sol. Voilà comment nous la retrouvions, sur le second Théâtre-Français, droite, ferme, confiante, sûre d'elle-même, sûre de ceux qui l'écoutaient, incarnant dans sa petite personne le mot avec lequel César louange son armée : *parata ad pugnam, ad mortem, ad victoriam*, — prête à combattre, prête à mourir, prête à vaincre !

Dieu sait combien de pauvres filles s'offrent ainsi tous les ans en holocauste au minotaure de la tragédie et que le monstre dévore — et digère — quoique empaillé !

Celle-ci respectait Racine, mais elle aimait Hugo ;

elle avait approfondi Molière, et n'ignorait point Shakespeare. O honte ! On lui distribua *le Testament de César Girodot* et *les Vertueux de province* ! Pourtant, s'il y eût jamais, de l'autre côté de l'eau, débuts remplis d'éclat et d'espérance, ce furent ceux de cette chaste enfant. Ses cheveux, de ce blond divin, si cher au doux peintre au nom d'ange, en faisaient je ne sais quelle *madone de l'art*, toute juvénile et toute frémissante. La critique, en chœur, acclama cette aurore. Janin, qui avait fait Rachel, déclara que mademoiselle Debonne se ferait bien toute seule !...

Hélas ! je l'ai retrouvée — naguère — à l'Ambigu, embourgeoisée et épaissie !...

A sa sortie de l'Odéon — on sort toujours de l'Odéon — elle s'en était allée cabotiner dans le midi et faire réussir là bas quelque part, à Toulouse ou à Montpellier, le jeune M. Gondinet, — poète comique...

On m'assure qu'elle est aujourd'hui *en représentation* à Beaumarchais...

Mais on ajoute qu'elle a noyé dans un pot-au-feu les espérances dont elle foisonnait autrefois...

Alors qu'elle ouvre la bouche en scène, on sent la soupe aux choux dans la salle !

XLIX

HORTENSE DAMAIN

— ODÉON —

Mademoiselle Hortense Damain et ses inséparables — sur l'affiche du second Théâtre-Français — mesdemoiselles Sarah Bernhardt, Bode et Fassy — ont été baptisées par le parterre gouailleur les *Quatre Filles Aymon* de la rive gauche.

Est-ce parce qu'il leur sera beaucoup pardonné?

D'un autre côté ses camarades ont surnommé mademoiselle Damain *le Vésinet*...

Pourquoi?

Parce que le Vésinet est accolé à *Saint-Germain*.

En effet, mademoiselle Damain, — qu'il ne faut pas confondre avec la belle Dahmen des Variétés et du Palais-Royal, — joue la comédie à l'Odéon et *ra-t-en ville*. . avec *Saint-Germain* — du Vaudeville — y êtes vous? — et Camille-Fantan-Benoiton.

Ces artistes remplacent avantageusement, dans les réunions de famille, les crêpes, le violon et la lanterne magique de nos pères.

On les emploie aussi, d'une façon non moins satisfaisante, dans les soirées de la littérature économique où ils tiennent lieu de lansquenets, de cotillon et de champagne frappé.

C'est ainsi que les yeux de velours, les seins de neige et les lèvres de fraise de mademoiselle Darnain exercent leurs ravages à travers les salons de MM. Édouard Fournier et Hippolyte Lucas.

Un des habitués de ces séances de vaudeville de chambre me disait dernièrement :

— J'adore Hortense. Elle est brune, elle est spirituelle, elle est irrésistible ! Comment n'en pas devenir fou ? Elle a de la beauté, elle a de la grâce, elle a de la vertu, elle a...

— Mon cher, interrompis-je en souriant, arrêtez-vous à la vertu : c'est la dernière chose dont on doit parler.

L

ROSE DESCHAMPS

— THÉÂTRE-FRANÇAIS —

... Je crois qu'elle s'appelle BEAUREGARD — en l'état civil...

Pourquoi le sobriquet au lieu du nom — alors?

L'éclat de l'un vaut les parfums de l'autre.

Rose Deschamps était aux Bouffes-Parisiens en 1859.

J'ai sous les yeux un médaillonnet d'elle qui date de cette époque. Elle y est représentée avec Lise Tautin. Toutes deux sont en toilette bourgeoise : robe montante à corsage plat, manchettes et col épais, point de bijoux. Rose a de la femme et de l'enfant. Son front pense, sous les vagues d'ambre de sa chevelure ; mais ses lèvres rient si follement, que l'on ne sait, en vérité, si l'enfant singe la femme songeuse, ou si la femme remonte — par la pensée — aux fêtes écervelées de l'enfance...

Aujourd'hui Rose Deschamps est à la Comédie-Française, — où sont Brohan, Guyon, Favart, — où était Mars, — où n'a jamais été Dorval!...

D'où vient donc le nuage d'ennui qui estompe sa physionomie sur les magnifiques photographies du boulevard des Italiens, où debout, avec des airs d'idole indienne, elle fait flamboyer tous les diamants de sa prunelle et de son écrin ?

Ah ! voilà elle voudrait être SOCIÉTAIRE!...

Et je gage que si on lui demandait quel est l'homme qui cause sa tristesse, — l'homme qu'elle préfère, — l'homme de son cœur, de ses rêves et de ses espérances, — elle répondrait assurément :

— C'est le ministre des Beaux-Arts.

GARAIT

— VARIÉTÉS —

« Dans le courant de l'année — 1746 — on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle des *pantins*, pour d'abord faire jouer les enfants et qui ont ensuite amusé tout le public.

» Ce sont de petites figures faites de carton, dont les membres sont taillés séparément et attachés par des fils qui les font remuer et danser.

» Ces petites figures représentent un *Arlequin*, un *Pierrot*, un *Scaramouche*, un *Berger*, etc., etc., et sont peintes en conséquence de toute sorte de façons.

» Il y en a eu de peintes par de bons peintres, et notamment par M. Boucher, un des plus fameux de l'Académie.....

» On ne peut plus aller dans aucune maison qu'on n'en trouve de pendus à toutes les cheminées.

- » On en fait présent à toutes les femmes et filles;
 » Et la faveur en est au point que toutes les boutiques en sont remplies pour les étrennes...
 » Il y a même une chanson là-dessus :

Que Pantin serait content
 S'il avait l'art de vous plaire!
 Que Pantin serait content
 S'il vous plaisait en dansant !
 C'est un garçon complaisant,
 Gaillard et divertissant
 Et qui, pour vous satisfaire,
 Se met tout en mouvement !

» Sur cet air de Pantin chacun a fait des chansons de toute espèce.

» Et ces bagatelles, qui se vendaient dans l'origine *une livre six deniers*, coûtent à présent jusqu'à *quatre livres dix sols*. »

Vous rappelez-vous le début de mademoiselle Garait — aux Bouffes-Parisiens — dans le *Pantin de Violette* ?

Ah ! quel charmant joujou c'était, et qu'il avait l'art de me plaire !

Je crois qu'il n'avait guère que celui-là, par exemple !...

Mais ses grands yeux allanguis s'allumaient par instants d'un zeste de flamme qui aurait fait sauter comme des poudrières les banquises des mers du pôle !...

C'était Irma Marié qui jouait Violette, — avec son

sourire-gouffre qui invite le baiser au dévouement de Curtius.

Ceci se passait au mois de novembre 1864.

Depuis, mademoiselle Garait a rallié les Variétés où l'on m'assure qu'elle refuse — avec empressement — les rôles qui exigent qu'elle montre ses jambes...

Trop de vertu, mademoiselle!...

Ou pas assez de mollet!

BRACH II^{me}

— PALAIS-ROYAL —

A pour prénom Emma. Aussi agréable que ses sœurs. C'est dans le sang, à ce qu'il paraît. C'est elle qui disait à l'un de ses adorateurs :

— Je n'aime que trois choses au monde, — toi, les tomates farcies et ma mère!!!

LIII

DELPHINE MARQUET

— GYMNASE —

Titien vous coiffa d'un rayon,
Marquet, reine de Trébizonde ;
Princesse du *Décameron*,
Titien vous coiffa d'un rayon.
Vous illuminant du sillon
De l'astre dans la nuit profonde,
Titien vous coiffa d'un rayon,
Marquet, reine de Trébizonde.

Le Régiment des Blondes.

Delphine Marquet — du Gymnase — et sa sœur Louise — de l'Opéra — me rappellent le titre d'un roman de Stendhal : *la Rouge et la Noire...*

Delphine a été danseuse ; Louise l'est encore.

De son ancien métier Delphine a conservé dans l'air, le port et la démarche, quelque chose des balancements d'une liane taquinée par le vent.

Elle a enjambé la trentaine. C'est un coucher de soleil de Marilhat. Ses traits, d'une finesse et d'un *fini* merveilleux, jonglent avec les années comme ses mains patriciennes avec l'éventail de Célémène.

Roger de Beauvoir disait en lorgnant les deux sœurs :

— La blonde, c'est le jour, et la brune, c'est la nuit.

— Ma foi, ajouta Théophile Gautier, il y a des instants où l'on voudrait faire du jour la nuit — et réciproquement

LIV

HONORINE

— PALAIS-ROYAL —

Les Italiens, — qui sont d'éminents fantaisistes, nous contestent volontiers Magenta et Solferino; ils nous accordent, en revanche, avec une bonne grâce forcée, M. Scribe et mademoiselle Honorine.

Que dis-je ! Ils ont bâti un théâtre décent qui porte le nom de l'auteur et qui a servi de piédestal à l'actrice. A parler franc, on ne joue guère dans ce Théâtre Scribe que le répertoire de Victorien Sardou ! *Basta!* cela seul suffit pour acquitter le Piémont envers nous. Je crois, Dieu me pardonne, qu'au besoin, nous lui redevrions quelque chose, — Rome ou Marseille, par exemple !...

Des oreilles exercées prétendent avoir entendu — au delà des Alpes — le nom de la *bella creatura* subs-

titué à celui de la France dans l'hymne patriotique popularisé sur nos boulevards par ces jeunes et intéressants musiciens qui ont un violon de Crémone à la place du ventre...

Viva l'Italia !
 Viva *Honorina* !
 Viva la Liberta !
 Viva... et cœtera !

A Paris, la police a mis bon ordre à cette interpolation.

Il est certain qu'en 1864, lorsque mademoiselle Honorine fut engagée par MM. Plunkett et Dormeuil, des interpellations durent être adressées, dans le parlement italien, par les députés de la gauche au ministre alors régnant, à propos de cette nouvelle concession, et que le cabinet de Florence songea un instant à transporter aux Tuileries le siège de son gouvernement, afin d'avoir le Palais-Royal sous la main.

Aussi, après les dernières explications, nos hommes d'Etat se dirent-ils :

— Il faut une compensation aux espérances démolies par le chassepot. Renvoyons à Turin mademoiselle Honorine.

Voilà pourquoi celle-ci vient d'interrompre les représentations qu'elle donnait à la Porte-Saint-Martin.

Maintenant, là-bas, comment recevra-t-on le cadeau ?

Souvenons-nous de Venise offerte — et refusée!...

Italia fara da se !...

Les boutiquiers de Paris ne feront pas mal d'attendre quelques jours avant de pavoiser et d'illuminer leurs maisons.



HORTENSE SCHNEIDER

— VARIÉTÉS —

Obligée de comparaître en justice, mademoiselle Mars, qui n'était plus à son printemps, bien qu'elle en eût conservé presque toute la fraîcheur et tout l'éclat, s'inquiéta d'abord de l'indiscrete exigence de la loi au sujet de l'âge des témoins ; mais on la vit bientôt reprendre son calme et sa sérénité, sans qu'on sût si elle s'était philosophiquement résignée à dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, ou bien si elle avait découvert un moyen de soustraire la légitime coquetterie de la femme aux brutales inquisitions de la procédure.

Le jour de l'audience arrive. L'illustre comédienne se présente à la barre avec la même aisance tranquille que sur la scène où elle trônait. Le prétoire débordait, et toutes les oreilles étaient avidement tendues.

— Votre nom ? demande le président.

— Anne-Françoise-Hippolyte Mars.

— Votre profession ?

— Sociétaire de la Comédie-Française.

Le moment fatal était venu ; l'attention redouble ; le silence devient religieux ; on aurait entendu voler... un fournisseur, suivant le mot de Talleyrand.

— Votre âge ? continue le magistrat.

— ...ante ans, monsieur le président.

— Comment ?

— Je l'ai dit, monsieur le président, répond en souriant l'aimable et charmante femme.

Le magistrat sourit à son tour, et renonçant à une insistance qui serait devenue disgracieuse, poursuit l'interrogatoire.

J'imiterai à l'endroit de mademoiselle Schneider la galante discrétion du président de mademoiselle Mars.

Et je passerai — sans préambule — la plume à Charles Monselet, le Brillat-Savarin de toutes les choses savoureuses — en bouteilles et en jupons :

« Aujourd'hui, qu'il ne reste presque plus rien à Bordeaux de son ancienne splendeur commerciale, il lui reste encore pour se consoler deux de ses produits les plus riches en goût et en couleur : le vin et les grisettes.

» De ces deux choses, on chercherait vainement la seconde à Paris, à l'heure qu'il est ; ce qu'il y a aujour-

d'hui de petites filles de magasin refusent de porter leurs cartons autrement qu'en chapeau.

» Dans quelques années, il ne restera donc aucune trace de la grisette, si ce n'est par les livres et peut-être par la province, pourvu, cependant, que Bordeaux ne se dépêche pas trop à bâtir son quartier Bréda.

» Je ne vous dirai pas ce que les grisettes de Bordeaux ont de plus que les autres. Partout la femme ressemble à la femme; c'est le même patron qui a servi pour l'ancien et le nouveau monde. Qu'il vous suffise de savoir qu'elles sont jolies comme les plus jolies, spirituelles comme les plus spirituelles, — au point que ce sont elles qui deviennent plus tard les véritables Parisiennes.

» Elles sont petites et bien prises. Elles sont brunes, comme presque toutes les femmes du Midi, avec des yeux et des cils longs de cela, et des cheveux à profusion.

» En outre de leur coiffure qui est d'un *lâché* ravissant, elles ont une manière irréprochable de se vêtir. De même que la Parisienne a la science du détail, elles ont surtout le secret de l'harmonie. Jamais, chez elles, une robe ne couvrira une jupe souillée. Leurs brodequins auront toujours été faits pour leurs pieds.

» La Parisienne n'est coquette qu'à une certaine heure du jour, — heure souveraine, il est vrai. La Bordelaise est coquette depuis le moment où elle se lève jusqu'au moment où elle se couche. Elle ignore le négligé du peignoir et n'ouvre les contrevents de sa fenêtre qu'une fois son corset mis et ses bandeaux lis-

sés. C'est une petite Vénus sortie tout habillée du sein des flots, dans une conque de palissandre. »

Hortense Schneider était une de ces grisettes de Bordeaux : fleuriste, tailleuse ou lingère, je ne sais pas au juste; mais, ce que je peux certifier, c'est que — comme la Jeunesse de Monselet — elle n'avait pas sa pareille pour la façon délicieuse dont elle portait le madras rejeté sur l'épaule...

Blonde avec cela : une rareté du pays! Chacun s'exasiait devant cette chevelure comète. Malheureusement — satellite importun, — madame Schneider mère ne cessait de graviter dans ce sillage de lumière. La digne femme n'en finissait point de bavarder outre mesure sur l'opulence et la couleur des *tubes capillaires* de sa fille...

— Eh bien, maman Schneider, nous ne sommes pas allée hier à Plaisance avec la demoiselle?

— Ma foi, non. Hortense n'a pas voulu faire de la peine au soleil.

Le père Schneider était tailleur : son nom l'indique. Il habitait sur la place Dauphine. Hortense travaillait dans la rue Sainte-Catherine, cette principale artère de la ville où les *manolas* girondines foisonnent, pullulent, fourmillent, trottent, les unes se rendant à leurs ateliers, les autres à leurs magasins. Il en arrive — c'est encore Monselet qui nous fournit ces détails — de tous les côtés à la fois : de Sainte-Croix, de Saint-Seurin, des Chartrons et de la Fondaudége. C'est, entre sept et huit heures du matin et entre huit et neuf du soir, un-va-et-vient perpétuel, un encombrement de mi-

nois en belle humeur ; le pavé en semble obscurci, — comme un champ de blé par un essaim d'oiseaux.

« Elles s'en vont ordinairement par bandes de quatre ou cinq, un panier au bras, renfermant les cerises et le *choine* (petit pain) du déjeuner ou du goûter. Leur démarche a cette affectation de vivacité qui provoque à les suivre, et il règne dans leur manière de porter les coudes en dehors une sorte d'élégance, la plus amusante à voir.

» Rien ne saurait rendre surtout l'effet de leurs mouvements de tête, brusques et gracieux. Les regards qu'elles lancent de droite et de gauche, fermes et arrêtés, pétillent d'une malignité fulminante.

» Que si vous voulez alors les connaître de plus près, hasardez-vous à accoster l'une d'elles et faites entendre à son oreille la musique du madrigal. Si elle ne vous répond pas dès le premier mot, ce qui est probable, soyez assuré qu'au troisième, elle vous jettera quelque bonne réplique aux jambes, de cette réplique de comédie, preste et audacieuse, qui suppose l'accroche-cœur et le nez à la Roxelane. Leur esprit est mordant et accentué comme leur langage : une pointe d'aiguille trempée dans l'eau de la Garonne.

» Quant à leur moralité, elles en parlent beaucoup pour y faire croire un peu. »

Hortense ne parlait pas du tout de la sienne, — ce qui me ferait croire qu'elle en avait plus que les autres. Elle aimait mieux causer du spectacle de la veille, de

Guido et Ginevra qu'elle avait entendu au Grand-Théâtre, de la *Grâce de Dieu* qu'elle avait vue aux Variétés. Serais-je, d'ailleurs, si invraisemblable en avançant qu'elle était encore vertueuse à quinze ans ? Il faut bien, a dit Monselet, que toute femme commence par l'être.

Plus d'une fois pourtant, lorsqu'elle allait *en rassortiment*, la fine fleur des gaudissarts des magasins de mercerie s'était — en lui faisant bonne mesure — penchée à son oreille pour murmurer :

— Qu'est-ce que l'on pourrait vous offrir, — dimanche soir après la vente ?

Plus d'une fois aussi, les dandys de la Chaussée de Tourny, eux-mêmes, n'avaient pas dédaigné de la suivre, et, mâchonnant un bout de cigare :

— Petite, si tu désires quelque chose?...

Oui, certes, la petite désirait quelque chose ! Elle désirait jouer la comédie, *nà* ! Voilà ce qu'il eût fallu lui offrir.

En ce temps-là, il y avait, à Bordeaux un théâtre de société — l'Athénée — où, moyennant cinq francs par mois, les fillettes atteintes de l'hystérie du vaudeville pouvaient donner un libre cours aux désastreux effets de cette maladie...

Un matin, le bonhomme Schneider, qui était tranquillement en train de radouber les hauts-de-chausses de ses concitoyens, vit arriver sa fille habillée en montagnard — le costume de Pierrot dans la *Grâce de Dieu* — et portant en sautoir une vielle qu'elle avait dénichée dans je ne sais quel grenier. Elle se planta

résolument devant l'établi du tailleur et commença à débiter — en imitant la voix de tous les personnages — le mélodrame de Dennery...

Le patient ouvrit la bouche entre deux répliques :

— Sacrebleu ! mademoiselle, que signifie cette mascarade ?

— Ça signifie que je veux entrer à l'Athénée.

Puis, saisissant les ciseaux du bonhomme, et, en appuyant la pointe sur sa poitrine :

— *Voici le sabre... le sabre... le sabre... Voici le sabre... le sabre de mon père !...* Si l'on me refuse, je me tue !

— Un instant ! Pas de bêtise ! fit le tailleur. Entre où tu voudras, mais rends-moi mes ciseaux : il faut que je taille un fond de culotte.

Hortense Schneider s'exerça quatre ans à l'Athénée.

Ce fut là que le comique Delmas, devenu directeur, l'engagea pour Agen aux appointements de *quatre-vingt-dix francs par mois au prorata*.

Or, par *prorata*, l'on entend, en argot de coulisses, le partage des bénéfices réalisés pendant une campagne dramatique, — défalcation faite des frais.

Le *prorata* est le merle blanc, la pierre philosophale des troupes de province.

Une anecdote à ce sujet :

Le père Clément, — ce directeur dont la légende a défrayé plus d'un article, — n'engagea jamais ses artistes autrement, en leur disant :

— Mes enfants, le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai vous convoquer en assemblée extraordinaire pour vous distribuer le *prorata*.

A Epinal, les fenêtres de la loge des artistes, — il n'y a qu'une loge, mais un paravent sépare les sexes, — s'ouvrent sur la cour d'un boucher.

Un beau soir, ce boucher avait accroché dans cette cour un bœuf fraîchement écorché.

Ce soir-là, l'un des pensionnaires du père Clément, ayant mieux diné que d'habitude, prit une des fenêtres de la loge pour soulagement à ses douleurs... *intestines...*

Le lendemain, l'avis suivant était affiché au foyer :

« Dimanche prochain, convocation de ces messieurs et de ces dames dans le cabinet du directeur, M. Clément ayant à leur adresser une communication des plus importantes. La séance s'ouvrira à midi. »

On touchait à la fin de la campagne...

Sans nul doute, le *prorata* était arrivé...

Toute la semaine, la troupe entière rêva gains fabuleux, argent excessif, recettes chimériques!...

Au jour et à l'heure indiqués, tout le monde était au rendez-vous...

Le père Clément se tenait debout derrière sa table, — sérieux, sévère, solennel, — habillé de noir et cravaté de blanc...

Il toussa, cracha, ouvrit la bouche...

Un silence profond, ému, haletant, régnait dans l'assemblée...

— Mesdames et messieurs, prononça le directeur, qui est-ce qui s'est oublié dans le bœuf?

On lit sur le *tableau de troupe* du théâtre d'Agen pour l'année *dramatique* 1851-1852 :

« *Hortense Schneider, — des ingénues, des amoureuses, des Dugazons-corset.* »

Pourquoi *corset*?

Parce qu'elle n'en portait jamais — probablement.

Une joyeuse ville, Agen en 1851-1852 ! Il y avait du *casuel*. Les actrices n'y déjeunaient pas tous les matins ; mais elles étaient certaines d'y souper tous les soirs.

Les succès de notre héroïne y furent modestes au début. On raconte que Tisserant, qui était venu donner des représentations dans le midi, lui ayant distribué un rôle dans la *Belle et la Bête* qu'il joua à son passage à Agen, il lui fut impossible d'en articuler un seul mot : à son entrée, elle se troubla, pâlit, chancela et finit par quitter la scène en courant, au milieu de l'étonnement et des murmures de la salle. Après la pièce, qui s'acheva cahin-caha, sans qu'elle eût voulu reparaitre :

— Est-ce moi, mon enfant, lui demanda Tisserant avec bonté, qui vous ai impressionnée de la sorte ?

— Oh ! non, monsieur.

— C'est le public alors ?

— Non, monsieur.

— Qu'est-ce donc enfin ?

— Monsieur, *c'est* les pruneaux.

Ce produit agénois formait, en effet, le menu des déjeuners et des dîners de la fillette — avec un pain d'un sou et une potée d'eau claire relevée d'une goutte de vinaigre ou d'un zeste de citron...

Oui, mais comme on se rattrapait sur les truffes et sur la blanquette de Limoux, au souper, — après le spectacle!...

Hortense était la joie, l'éclair, la saillie, la chanson de ces réunions départementales. Ce n'était pas sa langue qu'elle avait laissée à Bordeaux. Une dame *de la société* écrivit à Delmas pour se plaindre des ravages que l'esprit de sa pensionnaire exerçait dans les salons. Delmas communiqua la lettre à Hortense devant le mari de la dame :

— C'est moi, s'écria la fillette, qui vais la mettre à sa place lorsque je la rencontrerai !

— Y penses-tu ? fit le directeur. Une femme qui a presque autant d'années que de cheveux sur la tête !

— Vieux farceur ! Si c'était vrai, elle serait plus jeune que moi !

— D'un autre côté, le public des petites places souriait volontiers à ses gamineries :

Un soir, elle eut à figurer, dans la *Case de l'oncle Tom*, une des esclaves vendues sur le marché, et, pour étendre sur son visage la teinte de bistre des négrillons, on lui donna du jus de réglisse...

Il faisait chaud — très-chaud — ce soir-là!...

La réglisse fondit peu à peu et descendit en perles noires vers les lèvres de l'esclave...

Celle-ci tira la langue...

Crac! une zone d'une entière blancheur se dessina entre la bouche rose et les babines noires!...

Et la foule de s'esclafier au moment le plus *empoignant* du mélodrame!...

Une autre fois, dans *Haydée*, elle jouait un petit mousse dont tout le rôle consistait à soulever avec peine un volumineux tonneau...

Les accessoires, au théâtre, sont généralement en carton. Hortense oublia que le tonneau devait, pour le public, contenir une lourde substance, et, au lieu de paraître le remuer avec de pénibles efforts, au lieu de s'arc-bouter avec difficulté contre la tonne monstrueuse, elle se baissa et la prit tranquillement sous son bras comme on aurait fait d'un king's charles!...

Les habitants d'Agen n'ont pas encore recousu les boutons que fit sauter à leur braguette l'hilarité causée par ce mouvement.

Ce fut dans ce cabotinage qu'elle se façonna à la charge, à la parodie, à la *cascade*.

Le jour de la clôture de l'année théâtrale, on donnait la *Tour de Nesle*. La salle craquait de foule. La recette était encaissée. Les artistes, qui partaient le lendemain, résolurent de *casca*der.

Une vieille paire de bottes à revers avait été trouvée dans le magasin d'accessoires.

L'acteur qui jouait Buridan fit son entrée en la tenant sous le bras et la déposa au milieu du théâtre...

Philippe d'Aulnay l'emporta à sa sortie...

Marguerite de Bourgogne la rapporta à l'acte suivant...

Gaultier la remporta à son tour...

Elle revint avec Orsini, — avec Louis X, — avec Savoisy...

Elle s'en retourna avec Enguerrand de Marigny, — avec Landry, — avec le sire de Pierrefonds...

D'acte en acte, — de tableau en tableau, — de scène en scène!...

Le public jetait sa langue aux chiens!

Il applaudit pourtant à tout casser et rappela les artistes — qui reparurent avec la paire de bottes.

Pendant six mois, Agen interrogea Agen :

— Pourquoi cette paire de bottes?

Plusieurs années se passèrent ; puis arriva une nouvelle troupe qui afficha la *Tour de Nesle*.

Dès le commencement, les spectateurs murmurèrent...

Ils sifflèrent ensuite...

Ce fut un tumulte épouvantable!

Le lendemain, le maire manda le directeur au sein du conseil municipal :

— Monsieur, lui dit-il sévèrement, vous avez trompé le public. Le désordre d'hier doit vous être

imputé. On ne mutile pas un chef-d'œuvre... Où était la paire de bottes ?

Dans cette représentation de *la paire de bottes*, Hortense Schneider jouait le petit page qui distribue aux courtisans les messages de Louis X...

Personne n'a jamais dit avec plus d'aplomb :

— Messieurs, *lettres EPATANTES* du Roi.

Tout Paris porte-plume, porte-crayon et porte-voix connaît Dinochau. La réputation de ce Médecis culinaire est européenne. Les cinq parties du monde des lettres — y compris les poètes qui représentent l'Océanie — se sont laissé tapoter confraternellement sur le ventre par le *mastroquet* ingénieux du coin de la place Bréda.

Si les réclames excessives, imprudentes et intéressées que Dinochau a dues — sinon demandées — à la reconnaissance de ses clients, ont profité à sa fortune et à sa popularité, en revanche, elles ont singulièrement altéré le cachet — sinon deses bouteilles — du moins de son établissement.

Les gandins y sont venus, d'abord ; les cocodès, ensuite ; puis, les petits et les grands crevés...

Les uns désiraient voir manger des gens d'esprit. Les autres tenaient à passer près des femmes pour des bohêmes finis. Il y en a qui, en s'asseyant à la table de Jules Noriac, se sont imaginé avoir écrit *le 101^e Régiment !*

Aujourd'hui, quand les Anglais touristes et les notaires de province, qui dînent chez Dinochau comme

ils ont visité, la veille, les abattoirs de la Villette et le Musée des Souverains, sollicitent de l'illustre taver-nier la faveur d'être présentés à Scholl, à Nadar ou à Monselet, leur hôte se contente de tutoyer devant eux Fernand Desnoyers, le Guillois ou Glatigny, — et les Anglais touristes s'en retournent satisfaits, — et les notaires de province s'en reviennent contents...

Oui, mais, en 1855, Mürger, Barthet, Baudelaire, Pothey, Banville, Bataille, Rolland, Carjat, gravis-saient — deux fois par jour — l'escalier en colimaçon qui conduit de la boutique du marchand de vin de Bréda-Square au fameux premier étage de la rue Na-varin...

Un soir, le chanteur Berthelier y arriva avec une jeune fille...

Dinochau tenait une bouteille...

— *La débouche-t-on ?* demanda-t-il.

Gustave Mathieu ajouta :

— C'est la liqueur bénie née d'un baiser du soleil des Espagnes à la vigne de la Gironde.

— Du bordeaux? fit Berthelier. Entends-tu, Hor-tense? C'est un compatriote. Vous allez renouveler connaissance.

Puis aux dîneurs :

— Un peu de place aujourd'hui, messieurs, pour une dame qui saura s'en faire beaucoup demain.

On se serra — sans prêter grande attention...

Au bout de dix minutes, Hortense s'était tellement assimilée aux habitudes de la maison, qu'elle interpel-lait Dinochau :

— Je redemanderai du rôti.

— Du rôti, la petite mère ? Faudrait attendre qu'il fût servi...

— Si j'attendais, il n'y en aurait plus. Voilà pourquoi j'en redemande d'avance.

On applaudit — de la fourchette sur l'assiette et du couteau sur le verre...

Dinochau interrogea Berthelier :

— D'où vient-elle, la *blondinette* ?

Blondinette débarquait d'Agen. Elle avait loué, rue Geoffroy-Marie, un petit appartement dans des prix d'une douceur angélique; Berthelier lui servait de cornac; elle devait débiter le soir même à l'Ecole-Lyrique, dans *Michel et Christine*, et le directeur des Variétés avait consenti à lui accorder une audition le lendemain...

Ce lendemain-là, on la vit revenir toute désolée...

Cogniard l'avait reçue à peu près comme on recevrait un bœuf dans un magasin de porcelaine...

Heureusement, Offenbach recrutait pour les Bouffes des Champs-Élysées...

Hortense parvint à *se produire* dans le *Violonneux* et dans *Tromb-Alcazar*, dans *les Pantins de Violette* et dans *la Rose de Saint-Flour*...

Dès ce moment, elle donna congé de son appartement de la rue Geoffroy-Marie et ne reparut plus chez Dinochau...

C'est que, dès ce moment, aussi, les petits coupés bleus d'Ehrler et de Thomas-Baptiste abaissèrent d'eux-mêmes leur marchepied devant ses bottines de

Cendrillon ; les chevaux les plus fins de Drake et de Crémieux parurent fiers de l'emporter au Bois dans leur vol ; une rivière de diamants inonda ses épaules. Que voulez-vous ? C'est la loi. La beauté attire le luxe comme le nord attire l'aimant.

J'ajouterai que le tapage de ce luxe attira les épigrammes comme le bruit d'un chaudron qu'on martèle attire les abeilles au printemps.

Il en vint un essaim — du petit livre et du petit journal.

On lut dans celui-ci :

.

 Il faut *aller en Périgord.*

On lut dans celui-là :

« Comme esprit, mademoiselle Schneider tombe sous le coup de la loi *Grammont*. Comme beauté, elle ne saurait guère être appréciée que de quiconque fait *cas des rousses*. »

Pendant ce temps, Hortense passait des Bouffes au Palais-Royal et du Palais-Royal aux Variétés.

En novembre 1864, on commença à répéter la *Belle-Hélène* à ce théâtre.

Dans la pièce, il y a, comme vous l'avez vu, une

scène où les personnages se livrent au *noble jeu de l'oie*.

Vous savez les sobriquets idiots et traditionnels dont on affuble certains nombres : 22, *les deux cocottes* ; 7, *la pipe à Mathieu*, etc.

Dans son rôle, mademoiselle Silly devait amener ce second chiffre.

M. Cogniard, qui dirigeait la mise en scène, s'adressa à l'actrice :

— Vous direz : *la pipe à Ménélas*, au lieu de *la pipe à Mathieu*.

— Oui, monsieur.

Mais mademoiselle Schneider se redressant :

— Je veux dire : *la pipe à Ménélas* !

— Pardon, fit mademoiselle Silly, le mot est à moi.

— Eh bien ! qu'on vous l'ôte. D'abord, je cesse de répéter si je ne dis pas : *la pipe à Ménélas*.

La séance fut suspendue...

Chacune des deux artistes menaçait de rendre son rôle si on ne lui conservait point — par traité — *la pipe à Ménélas*...

Le directeur intervint : au détriment d'Oreste-Silly, il attribua le mot en litige à Hélène-Schneider...

Ce déni de justice devait avoir des conséquences incalculables...

Byzance, au temps du Bas-Empire, fut déchirée par deux factions dont les passions rougirent souvent la poussière du cirque Constantin : — la faction des *cochers verts* et la faction des *cochers bleus*...

Au moyen âge, *Guelfes* et *Gibelins* ensanglantèrent l'Italie de leurs haines...

En Angleterre, York et Lancastre rivalisèrent de perfidies et de féroçités dans la formidable guerre des *Deux roses*...

La France de Louis XVI prit un instant plaisir à s'émouvoir de la querelle plus pacifique des *Gluckistes* et des *Piccinistes*...

L'on vit enfin, en 1854, les *Dochistes* et les *Pagistes* emplir Paris du bruit de leurs contestations...

Qu'est-ce que tout cela auprès du schisme de la *pipe* à *Ménélas* ?

La flamme couva trois ans. L'incendie effroyable éclata tout à coup, en janvier 1867, lors de la reprise de la *Belle-Hélène*. Un matin, on lut dans le *Figaro* que, la veille, les deux adversaires s'étaient tiré la langue... verte à qui mieux mieux en pleine représentation. Le lendemain, le même journal annonça que la démission de mademoiselle Silly était acceptée...

— Oh ! fit l'agneau blessé, je prendrai pour leur répondre *une plume* de TIGRE !!!

La phrase était de Ponson du Terrail...

La réponse fut de Marcelin :

« Monsieur le Rédacteur du *Figaro* :

» Vous avez cru devoir raconter au public une petite altercation tout intime qui s'est élevée entre mademoiselle Schneider et moi, dans les coulisses des Va-

riétés. Vous n'assistiez pas, monsieur, à cette aimable scène de famille, et vous avez, malheureusement pour moi, donné créance au rapport de gens qui ne paraissent pas être mes amis, et qui, à coup sûr, ne sont pas ceux de la vérité.

» Il n'y a dans l'histoire qu'un seul point exact : c'est que, jouant la *Belle-Hélène* à côté de mademoiselle Schneider, je me laissais aller en scène à la fantaisie de quelques cascades. J'avais tort, je le reconnais : la *Belle-Hélène* est une tragédie sérieuse, qu'il faut jouer sérieusement. J'aurais dû imiter mes camarades, qui, comme on sait, ne changent jamais un mot au texte consacré et se feraient scrupule d'ajouter un seul geste à leur rôle. J'aurais dû surtout prendre exemple sur mademoiselle Schneider elle-même, qui ne prend aucune de ces libertés, dont toutes les attitudes sont si réservées et si dignes, et qui s'efface toujours avec tant de complaisance au second plan quand son personnage l'exige.

» Que voulez-vous, monsieur, l'homme n'est pas parfait ni la femme non plus, comme dit une de mes camarades, une vraie comédienne celle-là, et qui a trop de talent pour n'avoir pas beaucoup de modestie et de bonnegrâce.

» Je me suis oubliée une fois. J'ai eu l'imprudence de croire que l'Oreste de M. Meilhac n'était pas celui de Racine et que mademoiselle Schneider, si déguisée qu'elle fût en belle Hélène, n'avait qu'un rapport très-lointain avec mademoiselle Rachel. C'est une faute, et vous voyez avec quelle bonne foi je m'en accuse ; mais aussi ne puis-je souffrir qu'on m'en impute d'autres que je n'ai point commises. Vous laissez

entendre, monsieur, que j'aurais apostrophé mademoiselle Schneider d'expressions qui sentent les halles. Non, monsieur, de mauvais plaisants ont abusé de votre candeur. C'est elle, au contraire, c'est cette belle Hélène qui m'a fort gratuitement accablée d'épithètes que je ne saurais redire et qui montrent bien que, si elle s'est fait reconnaître plus tard pour la fille du roi des rois, elle n'avait pas été élevée dans son palais. J'ai, pour moi, gardé envers elle ce respect compatissant que je devais à son âge et à sa grande fortune, si laborieusement conquise. Peut-être lui ai-je un peu, par manière de raillerie, montré les dents, et ce n'est pas sûrement ma faute si elle n'a pu me rendre la pareille. Elle a sans doute ses raisons pour préférer l'invective au sourire. Elle la lance comme un trait empoisonné, mais il n'en est résulté aucun mal pour moi.

» Je me tenais à distance et de côté.

» Il est vrai qu'à cette querelle je perds un rôle que j'ai joué deux cents fois déjà, et non sans quelque succès ; mais j'y gagne de ne plus jouer auprès d'elle et de n'avoir plus à lui donner la réplique en face. C'est encore tout bénéfice.

» J'attends de votre seule courtoisie, monsieur, l'insertion de cette lettre. On m'assure que les huissiers, en cette occasion, seraient ravis de me prêter leurs obligants services. Mais je laisse aux artistes qui ont eu souvent des démêlés avec le Code civil l'ennui ou la joie de faire marcher ces messieurs.

» J'ai l'honneur, monsieur, de vous présenter mes civilités empressées.

» L. SILLY. »

A ce moment même, Hortense Schneider écrivait à M. Hippolyte Cogniard :

« Mon cher directeur,

» Je suis injustement attaquée et blessée cruellement. Je ne puis avoir recours qu'à vous pour obtenir justice et réparation.

» Que dois-je faire ? Conseillez-moi.

» Votre dévouée pensionnaire :

» SCHNEIDER. »

Le directeur des Variétés lui répondit :

« Ma chère pensionnaire,

» Après enquête faite par moi-même dans mon théâtre, je reconnais que vous avez été provoquée et poussée à bout dans la scène qui a eu lieu l'autre soir.

» Je déplore qu'une artiste des Variétés ait cru devoir donner de la publicité à un fait qui devait rester ignoré du public. Je blâme de toutes mes forces, et dans le fond et dans les termes, la lettre qui a été publiée.

» Maintenant vous me demandez réparation. — Que fallait-il faire ? Mettre à l'amende celle dont vous avez à vous plaindre ?

» On n'aurait pas manqué de dire que je sacrifiais les petits aux grands. J'ai agi pour votre dignité d'artiste : on ne peut plus vous provoquer. Vous me dites : Conseillez-moi. — Voici mon conseil : NE RÉPONDEZ PAS.

» Mes amitiés.

» H. COGNIARD. »

Le temps, qui dévore toutes choses, émousse ses dents sur les batailles de dames...

Les *Sillystes* ont suivi le cruel Oreste à la Porte-Saint-Martin ; les *Schneideristes* ont accompagné la belle Hélène au Châtelet...

Oh ! *la pipe à Ménélas !*

C'est elle qui a failli — dernièrement — faire étrangler un citoyen à la première représentation de la revue de M. Marc Fournier.

Mademoiselle Schneider habite, dans la rue Le Pelletier, un grand appartement au second au-dessus de l'entre-sol. Le salon, égayé par quatre fenêtres, resplendit autant qu'un soleil. Ce ne sont là que bronzes, marbres, porcelaines, laques, gobelins et cristaux ! Des négrillons de bois doré, coiffés de corbeilles de fleurs, flanquent les hautes portes aux baguettes de cuivre. Une glace de Venise rit et flamboie, au-dessus d'un piano d'ébène et d'une jardinière en bleu tendre, dans son cadre d'argent massif. Comme ces tapis sont doux aux mules de satin ! Comme ces fauteuils invi-

tent aux conversations amoureuses ! Je ne connais rien qui puisse leur être comparé, que le sofa — de Crébillon...

L'ancien *modillon* de Bordeaux va et vient dans cette splendeur, habillé la plupart du temps d'une robe de soie noire à corsage plat, les cheveux lissés en bandeaux, sans bijoux, — ses écrins en renferment pourtant pour plus d'un million, — et trempant plus souvent le museau dans une tasse de bouillon que dans une flûte de champagne.

Au théâtre, c'est un bon garçon qui reçoit volontiers ses camarades dans sa loge où le droit de visite a été exercé cet été par la plupart des souverains qui sont venus faire l'étiquette buissonnière à Paris. Ceux-ci et ceux-là ont parfois retrouvé sous le peplum de la belle Hélène ou la pelisse de la grande Duchesse, la grisette de la rue Sainte-Catherine avec ses attaques qui tuent et ses ripostes qui assassinent. C'est ainsi qu'un prince d'outre-mer se moquant devant elle de ses sujets *qui ont tous les dents avariées*.

— Ah ! dame, fit la grande Duchesse, c'est qu'ils mangent du pain si dur !

Un autre jour mademoiselle Lucile Durand répondant à quelqu'un qui l'interrogeait sur l'emploi de son dimanche, qu'elle était allée au Jardin des Plantes :

— Tout le monde va bien chez vous ? lui demanda la belle Hélène.

Son talent, ses façons de jouer la comédie ont été très-finement et très-nettement appréciés par M. Charles Yriarte dans le crayon suivant que je détache des pages du *Monde illustré* :

» *La Belle-Hélène, Madame Barbe-Bleue, la Grande Duchesse de Gérolstein*, mademoiselle Hortense Schneider, en un mot, en qui s'était incarné dans ces derniers temps une sorte de comique très-spécial à Paris et qui n'est vraiment compris et goûté, en dehors de la France, qu'à Vienne où on est d'un degré plus Parisien qu'à Paris, avait cru pouvoir sacrifier au veau d'or comme beaucoup d'artistes d'ici-bas, et avait déserté la petite salle des Variétés, pour la grande arène dorée du théâtre du Châtelet.

» Personne de nous ne s'y était trompé un seul instant, et même personne parmi les hommes du monde, habitués aux choses du théâtre, n'avait erré sur ce point, que mademoiselle Schneider redemanderait sa petite salle, son grand public, ses amis des avant-scènes, ses flâneurs et ses désœuvrés qui viennent dix fois voir la même pièce et qu'elle découvre, avec cette incroyable habitude des actrices, au milieu des têtes chauves ou chevelues de dix rangées de fauteuils d'orchestre. Cette école a duré deux mois à peine, et d'un commun accord les deux directeurs ont, l'un rompu le traité nouveau, l'autre repris l'ancien traité.

» C'est que « la Schneider », comme on commence à l'appeler désormais, résume dans un geste et dans une intention tout l'esprit dit « parisien », qu'une réticence d'elle est un poème, et que quand, dans la scène du rêve de la *Belle-Hélène*, elle dit à sa camé-

riste : — « Tu dois savoir, toi, combien il faut de temps à une jeune fille pour consulter sa mère, » selon que la salle est composée, elle reste froide comme le Skating-Club ou elle éclate en bravos intelligents.

» Hier soir, par aventure, je suis entré aux Variétés et j'ai entendu *Barbe-Bleue* comme si j'étais à la première représentation. J'étudiais la salle, la pièce, les acteurs, et je sais, à n'en pas douter, pourquoi Hortense était en voix et n'avait point cet air ennuyé qu'on lui connaît et qu'elle cache si peu, les jours où, après avoir collé son œil au trou du souffleur, elle se retourne en disant : « *Ça n'est pas ma salle cela.* »

» Et pourtant, le soir où j'ai surpris ce mot-là, la salle était comble, les loges étaient bourrées, les fauteuils archicomplets et les strapontins faisaient prime.

» Eh bien, voyez-vous, lecteurs, ces choses-là touchent aux secrets les plus intimes de Paris, et la Schneider a dit là un grand mot. Si la salle est composée de braves gens qui ont payé leur place au bureau ou se sont fait égorger par les marchands de billets et les agences théâtrales, si la province, profitant de quelque occasion, une fête, un congé administratif, semble s'être donné le mot pour venir se tenir au courant des nouvelles mélodies d'Offenbach ou des facéties spirituelles de Meilhac et d'Halévy, en admettant enfin que cette salle renferme ce qu'il y a de plus honorable, de plus distingué, de plus considérable hors du centre parisien, si la Schneider ne peut pas jeter l'ancre et se fixer à quelque Parisien raffiné, à quelque cocodète illustre, à un farceur en vogue, à un journaliste influent, à un flâneur considéré, à un puissant du jour ou même à un niais célèbre qui est bien « *dans le mouvement* », ce

n'est point *sa salle* et elle peut chanter mollement, sans entrain et sans verve, et celui qui passe peut se dire en sortant de là : — On vante beaucoup la Schneider, mais je ne suis pas de l'avis de tout Paris, et je ne comprends pas cet engouement.

» — C'est que l'étincelle ne jaillit pas.

» Voulez-vous que nous nous enfoncions dans le sous-détail et que nous frisions la personnalité. Si madame de Metternich est dans la salle, alors même que les douze cent quatre-vingt-dix-neuf autres places seraient occupées par des Indiens Yoways, mademoiselle Schneider dit : « *C'est ma salle* ». Si madame de Poilly, madame de Pourtalès, madame de Gallifet, le prince Achille, le duc de Fitz-James, M. de Pène, madame de Lavallette, M. de Vatry, M. le marquis de Caux, sont là, séparés ou réunis, ou si même un seul d'entre eux y est attentif, paisible dans son coin, saluant de la main une loge qui n'a été occupée que vers neuf heures et demie par des gilets en cœur et de jolis jeunes hommes avec des camélias à la boutonnière, mademoiselle Hortense se dit : « *C'est ma salle* », et elle dira : « *J'aime les militaires* », avec trois fois plus d'entrain. »

Je me résume et je termine :

Hortense Schneider est une date. Si la chronologie comprend son devoir, elle écrira : « En 1867, il y eut à Paris une Exposition mémorable, et les cinq parties du monde affluèrent au boulevard Montmartre pour applaudir la Schneider. Celle-ci eut, à coup sûr, plus

de vogue que mesdames de Sévigné et de Staël, mais elle eut moins d'orthographe. Voilà pourquoi nous ne possédons pas un pendant aux *Confessions de Marion Delorme*, et aux *Mémoires de Ninon de Lenclos*. »

J'estime qu'on ne saurait nier l'influence de la *Cascade* sur la religion et sur la politique...

Avec un pied de nez et un trémolo de hanches, la *Belle-Hélène* aura plus fait que Vallès et Veillot pour détrôner Homère, pour démolir Virgile et pour forcer le vieil Olympe à emmagasiner ses dieux et ses déesses dans la poussière du grenier aux rebuts...

Pour démoder la régime du sabre, le favoritisme et les gouvernements absolus, — de l'Allemagne, — la *Graude-Duchesse* aura plus fait avec un *tralala* que l'Exposition, les journaux de gros calibre et la logique aiguë, brève et sifflante de M. Emile de Girardin...

FIN

TABLE

I. — Adelina Patti (Italiens)	1
II. — Léonide Leblanc (Vaudeville)	9
III. — Blanche d'Antigny (Folies-Dramatiques). . .	15
IV. — Angéline Thèse (Vaudeville)	19
V. — Marie Roze (Opéra-Comique)	21
VI. — Athalie Manvoy (Porte-Saint-Martin)	23
VII. — Mariani (Châtelet)	25
VIII. — Georgette Vernet (Variétés),	27
IX. — Célestine Galli-Marié (Opéra-Comique) . . .	29
X. — Gennetier (Variétés)	35
XI. — Hortense Neveux (Palais-Royal).	37
XII. — Juliette Clarence (Gaité).	39
XIII. — Elmire Paurelle (Palais-Royal)	45
XIV. — Marie Cico (Opéra-Comique).	49
XV. — Irma Marié (Théâtre-Lyrique)	53

XVI. — Émile Defodon (Porte-Saint-Martin)	57
XVII. — Julia H... (Variétés)	59
XVIII. — Crénisse (Palais-Royal)	61
XIX. — Louise Ferraris (Odéon)	63
XX. — Blanche Baretta (Opéra-Comique)	65
XXI. — Milla (Menus-Plaisirs)	67
XXII. — Marie Jolly (Folies-Marigny)	71
XXIII. — Lia Félix (Gaité)	73
XIV. — Julia Baron (Folies-Dramatiques)	77
XXV. — Lovely (Palais-Royal)	81
XXVI. — Louise Périga (Odéon)	83
XXVII. — Géraudon (Bouffes-Parisiens)	85
XXVIII. — Zoé Bélia (Opéra-Comique)	87
XXIX. — Martine (Variétés)	89
XXX. — Keller (Palais-Royal)	91
XXXI. — Daudoird (Théâtre-Déjazet)	95
XXXII. — Delval (Porte-Saint-Martin)	97
XXXIII. — Silly (Porte-Saint-Martin)	99
XXXIV. — Paquerette Kid (Variétés)	103
XXXV. — Abingdon (Théâtre-Déjazet)	107
XXXVI. — Judith Ferreyra (Châtelet)	109
XXXVII. — Moise (Théâtre-Déjazet)	113
XXXVIII. — D'Orléans (Palais-Royal)	115
XXXIX. — Suzanne Lagier (Athénée)	117
XL. — Devoyod (Comédie-Française)	123
XLI. — Gervais (Palais-Royal)	125
XLII. — Alice Théric (Châtelet)	127
XLIII. — Brach I ^{re} (Variétés)	129
XLIV. — Christine Nilsson (Opéra)	131
XLV. — Jane Essler (Odéon)	137
LXVI. — Francine Cellier (Vaudeville)	145
XLVII. — Mariquitta (Porte-Saint-Martin)	149
XLVIII. — Anna Debonne (Beaumarchais)	151
XLIX. — Hortense Damain (Odéon)	155
L. — Rose Deschamps (Théâtre-Français)	157
Ll. — Garait (Variétés)	159

I. II. — Brach II ^e (Palais-Royal).	163
I. III. — Delphine Marquet (Gymnase).	165
I. IV. — Honorine (Palais-Royal).	167
I. V. — Hortense Schneider (Variétés).	171

FIN DE LA TABLE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

SAYNÈTES ET MONOLOGUES

Sous ce titre, il paraît 2 volumes par an contenant les saynètes et monologues, en vogue dans les salons.

4 volumes sont en vente.

Chaque série se vend séparément : **3 fr. 50**

LES SUCCÈS DRAMATIQUES

UN VOLUME IN-32 RELIÉ

contenant l'analyse des FOURCHAMBAULT, ainsi que les biographies et photographies de l'auteur et des artistes interprétant cette pièce.

Prix du volume, avec DIX photographies : **3 fr.**

LES SUCCÈS DRAMATIQUES

Numéro 2, contenant l'analyse des AMANTS DE VÉRONE, ainsi que les biographies de l'auteur et des artistes.

Le volume contient ONZE photographies : **3 fr.**

THÉÂTRE DE FANTAISIE

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

Un volume in-18 contenant quatorze scènes et saynètes inédites

PRIX : **3 fr. 50**

PN Mahalin, Paul
2637 Les jolies actrices de Paris
M18
v.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

